



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4
E-mail : bulletin.asfs@netplus.ch

L'abjuration du pasteur Sten Sandmark

J A B
1950 SION 2

L'abjuration d'un pasteur à Saint-Nicolas-du-Chardonnet

Le dimanche 30 juillet a eu lieu, en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, la cérémonie publique d'abjuration du pasteur luthérien d'Oskarshamn (Suède), Sten Sandmark, et de son adjoint Joacim, séminariste luthérien de 19 ans.

Dans le contexte de la crise dans l'Église, le pasteur avait manifesté l'intention de rejoindre la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X. Aussi est-ce l'un des quatre évêques de cette Fraternité, Mgr Tissier de Mallerais, assisté de l'abbé Schmidberger et de l'abbé de Cacqueray (supérieur du district de France), qui a reçu son abjuration, dont nous publions la profession de foi, ainsi que la déclaration publique que le pasteur a faite le 16 juillet dernier à ses paroissiens luthériens. L'évêque de la Fraternité Saint-Pie X a donc absout les deux convertis des peines canoniques qui frappent aussi bien les hérétiques que les schismatiques, leur conférant ensuite le sacrement de confirmation, avant qu'ils ne reçoivent la communion au cours de la messe qui a suivi.

La dernière adresse du pasteur Sten Sandmark à ses paroissiens

Le 16 juillet 2006

Mes bien chers frères,

Pourquoi je retourne à l'Église qui fut celle de mes ancêtres d'avant 1517 ?

– Parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui s'est lui-même révélé comme une Trinité : le Père, le Fils provenant du Père, et le Saint-Esprit qui, lui, procède du Père et du Fils.

– Parce que le Fils de Dieu, envoyé par le Père, s'est incarné dans le monde en se faisant homme pour nous libérer du péché et de la mort par son sacrifice sur la Croix.

– Parce que le Christ a fondé seulement UNE Église, et qu'il a lui-même établi saint Pierre comme pierre angulaire (Mt 16, 16-19). Elle est sa propre fondation pour le salut, afin que, après sa Résurrection et son Ascension, elle poursuive son œuvre de Rédemption dans le temps et dans l'espace par la prédication de l'Évangile, l'offrande du Saint Sacrifice de la Messe, l'administration des sept sacrements et la mission pastorale qu'il lui a confiée lorsqu'il a dit : «Comme le Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie» (Jn 20, 21).

– Parce que, de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y a qu'un seul Rédempteur, Notre Seigneur Jésus-Christ, il n'y a également qu'une seule religion instituée par le Fils de Dieu : l'Église Une - Sainte - Catholique - Apostolique. Elle est le Corps mystique du Christ (1 Co 12, 27).

– Parce que seul saint Pierre a reçu le pouvoir de mener le troupeau (Jn 21, 15-17). C'est lui qui a établi l'Église à Rome et y a subi le martyre; il trouve son successeur légitime dans le souverain pontife romain.

– Parce qu'il est nécessaire d'appartenir à cette Église pour obtenir le salut : «Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous méprise, me méprise; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé» (Lc 10, 16).

En 1517, Martin Luther, pour sa propre perte, s'est séparé de cette Église aussi bien en doctrine, qu'en liturgie et en discipline et a entraîné des nations entières dans cette funeste séparation. Par la suite, et dans le sillage de cette déchirure, d'innombrables sectes se sont formées qui, toutes, se réclament du Christ, mais dont aucune ne peut se prévaloir de remonter jusqu'à lui par une succession ininterrompue dans l'unité avec le successeur de Pierre. Pas même l'Église de Suède. L'ordination des femmes ainsi que la bénédiction accordée aux unions homosexuelles illustrent combien cette Église s'est éloignée de la mission du Christ et de l'enseignement des apôtres.

Après de longues années de lutte et de prière, j'ai décidé de quitter cette communauté pour revenir à l'Église fondée par le Christ lui-même, à l'épouse de l'Agneau immolé.

L'Église à laquelle je retourne se trouve actuellement elle-même secouée par une crise sévère. Mais c'est à elle, et à elle seule, que le Christ a fait la

solennelle promesse que «les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle» (Mt 16, 18).

Je me recommande à vos prières et vous promets de prier moi-même pour vous et pour tous les chrétiens, afin que tous trouvent dans le troupeau du Christ le refuge et le salut éternel. Cette prière débordante d'espérance, je l'adresse de manière toute particulière à Marie, la Mère de Dieu fait homme, modèle de l'Église en son Immaculée Conception et sa Virginité.

Sainte Brigitte, forte dans la foi et unie avec l'unique Église de Rome,

Intercédez pour la Suède qui est votre pays natal et aussi le mien !

Veritas liberabit vos

(Extrait de *Présent*, 2.8.06)

Sa profession de Foi

Moi, N.N.,

Ayant devant les yeux les saints Évangiles que je touche de mes propres mains, je reconnais que personne ne peut être sauvé en dehors de la Foi que professe, croit, prêche et enseigne la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Je regrette vivement d'avoir erré gravement contre cette foi, parce que né hors de l'Église catholique, j'ai reçu et admis des doctrines contraires à son enseignement.

Maintenant, éclairé par la grâce divine, je fais profession de croire que la sainte Église catholique, apostolique et romaine, est la seule véritable Église établie par Jésus-Christ sur cette terre, et je me soumetts à elle de tout cœur, je crois tous les articles qu'elle propose à ma croyance, je réprouve et condamne tout ce qu'elle réprouve et condamne, et je suis prêt à observer tout ce qu'elle me commande. En particulier, je fais profession de croire :

– **Un seul Dieu en trois personnes divines, distinctes et égales, à savoir : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.**

– **La doctrine catholique sur l'Incarnation, la Passion, la Mort et la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ; l'union hypostatique des deux natures divine et humaine; la maternité divine de Marie en même temps que sa virginité sans tache et son Immaculée Conception.**

– **La présence véritable, réelle et substantielle du corps, joint à l'âme et à la divinité du Notre Seigneur Jésus-Christ, au Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.**

– **Les sept sacrements institués par Jésus-Christ pour le salut du genre humain, à savoir : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.**

– **Le purgatoire, la résurrection des morts et la vie éternelle.**

– **La primauté, non seulement d'honneur, mais aussi de juridiction du Pontife romain, successeur de saint Pierre, prince des apôtres et Vicaire de Jésus-Christ.**

– **Le culte des saints et de leurs images.**

– **L'autorité des traditions apostoliques et ecclésiastiques, et des saintes Écritures, qui ne doivent être interprétées et entendues que dans le sens qu'a adopté et adopte notre Mère la sainte Église catholique.**

– **Et tout ce qui a été en outre défini et déclaré par les saints canons et les conciles œcuméniques, spécialement par le saint concile de Trente et celui du Vatican.**

C'est pourquoi, d'un cœur sincère et d'une foi ferme, je déteste et abjure toute erreur, hérésie et secte contraires à cette sainte Église catholique, apostolique et romaine. Que Dieu me soit en aide ainsi que les saints Évangiles que je touche de mes propres mains !

L'Homme contre lui-même (I)

de Marcel De Corte (extraits)

Préface

...notre livre, comme nos ouvrages antérieurs, est profondément *réactionnaire*. Nous ne tenterons pas d'excuser l'adjectif. Si le retour à la santé est la réaction contre la maladie, il va de soi et la réaction peut seule nous sauver. Nous dirons simplement que nous n'excluons rien de l'animal raisonnable, sauf sa décomposition. (...)

Nous avons trop la passion de "l'éternel en l'homme" pour perdre notre temps à couper les cheveux en quatre. Nous préférons ingénument la saisie directe et immédiate du réel à la forgerie de clefs imaginaires qui ne servent qu'à crocheter des serrures fantomatiques. *Violenti rapiunt illud* (ce sont les violents qui l'emportent). Un tel aveu paraîtra outrecuidant à certains philosophes de métier. Nous leur rétorquons, avec tranquillité, avec assurance, que leurs divagations ne nous ont jamais rien appris. Nous n'avons pu croquer les noix vides que Kant et ses émules nous offraient dans leurs sacs. Ce ne sont pas les concepts volatils qui ont apaisé notre faim, mais les réalités solides de la vie.

Nous ne nous faisons enfin aucune illusion sur le succès de notre entreprise. En un temps tel que le nôtre, éperdu de byzantinisme, prosterné dans l'adoration des entités majusculaires : Peuple, Race, Liberté, Histoire, Évolution, etc. qui ne sont que la projection d'une pensée désincarnée et dont le caractère outrageusement simplificateur mime la simplicité du vrai, si ce livre rencontrait l'audience d'un vaste public, nous commencerions à douter de sa pertinence. (...)

Chapitre I

Les Transformations de l'homme contemporain

(...) Les cités ouvrières, les appartements semblables des buildings, les bâtiments de l'architecture fonctionnelle dont les centaines de fenêtres identiques nous regardent comme un œil de

mouche gigantesque, remplacent la diversité vivante des demeures de jadis. La standardisation des objets familiers envahit le milieu humain. D'un bout à l'autre de la planète, les hommes tendent à s'habiller, à se nourrir, à se loger, à chercher leurs plaisirs, à vivre et à mourir de la même façon mécanique. La vie humaine n'est plus rythmée par l'alternance du jour et de la nuit, des saisons froides et chaudes, du repos et du travail. Une technique perfectionnée a éliminé cette systole et cette diastole. L'inconscient de l'homme, travaillé par son infériorité biologique et par son inadaptation à la nature, se tend, se révolte et choit par impuissance dans la névrose. Un ennui sourd et mortel l'imprègne, que masque à peine la fuite continue dans le divertissement. Il est normal, si l'on peut dire, que ces milieux uniformes fermentent sans cesse à l'intérieur et débordent en mousse pâteuse à l'extérieur dans d'ignobles banlieues et jusque dans les campagnes. Ils sont à la fois figés et trépidants, inorganiques et cancéreux. Ils envoient partout de longues métastases destructrices qui uniformisent le monde entier. L'homme qui s'y trouve plongé, se cérébralise à l'extrême (ce qui ne veut pas dire qu'il devient plus intelligent, loin de là !), pense par schémas préfabriqués, ne perçoit plus que des sensations violentes, les seules qui soient encore accessibles à son état d'abstraction désincarnée. (...)

La transformation des relations interhumaines dans la vie moderne crève les yeux. Le divorce entre l'homme et son prochain accompagne partout la rupture du lien qui unissait concrètement l'homme à la nature. Cette dislocation s'observe à tous les niveaux de la vie sociale. Jadis les hommes se groupaient dans le sentiment qu'ils émanaient d'une même source. La famille était le type de communauté sur lequel se calquaient toutes les autres. Les ouvriers se rassemblaient autour du patron dans l'entreprise née de son génie industriel, les habitants d'un village, d'un bourg, d'une région autour du notable, les citoyens d'une nation autour du prince, les fidèles autour de leur pasteur, comme les enfants autour du père dont ils sont issus. La relation horizontale de proximité était étroitement dépendante de la

relation verticale de filiation. Les hommes s'éprouvaient réellement et effectivement solidaires les uns des autres dans la mesure où ils resentaient au milieu d'eux la présence concrète d'un père soumis comme eux au même destin. Aujourd'hui, les hommes se sont partout séparés du père comme ils se sont séparés de la nature maternelle. En termes psychanalytiques, on pourrait dire que le meurtre du père, historiquement et symboliquement accompli en la personne de Louis XVI, l'a marqué jusqu'au tréfonds de l'inconscient. Une véritable agression contre toutes les formes de la présence paternelle : le père de famille, le patron, le notable, le roi, le prêtre qui est l'Ancien, s'est déclenchée comme un raz de marée qui a submergé toutes les relations avec une telle puissance qu'il n'en reste plus que quelques îlots à travers le monde.

Il en est résulté une véritable distorsion des rapports entre les hommes : ceux-ci sont devenus de plus en plus imperméables les uns aux autres en dépit de leur entassement. Et comme il faut tout de même vivre ensemble, un rapport abstrait, le plus souvent juridique, s'est substitué au rapport concret disparu. Sans doute, des relations vivantes de type ancien subsistent-elles encore à l'intérieur des familles, mais elles se détendent de plus en plus dans l'espace et dans le temps. Le divorce, le partage forcé des héritages, l'indépendance de la femme mariée, son travail à l'extérieur du foyer, l'autonomie grandissante des enfants, les délabrent et les remplacent lentement par une simple inscription commune à la même page du registre de l'État civil. (...)

Le don Juan contemporain – dont le nom est légion – n'est plus l'homme qui aime toutes les femmes, il est une pensée hantée par la seule image abstraite du sexe.

Il est significatif que le type du séducteur ait disparu comme celui de l'amoureux de la littérature contemporaine, pour faire place à celui du "gigolo" ou de la petite brute. Un personnage littéraire, comme le vicomte de Valmont, pourtant fortement cérébralisé, est absolument impensable aujourd'hui.

Ce phénomène que je viens de décrire dans les formes inférieures de l'amour, se révèle également, hélas, dans les formes supérieures de l'amour et très singulièrement dans l'amour chrétien. Il transforme la charité, qui jaillit du cœur de

l'homme en présence du prochain dont nous percevons d'une manière concrète la misère ou la défaillance. Comme dans les organismes vieillissants et touchés par l'artériosclérose, nous voyons chez de nombreux chrétiens l'invincible et lente remontée vers le cerveau de cet amour unique dont saint Jean a parlé en termes de feu : «Comment celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas ?» Un amour abstrait a submergé bien des mentalités chrétiennes et a exilé dans l'inaction l'amour concret pour le prochain en chair et en os. Il n'est pas douteux qu'une certaine intelligentzia chrétienne n'a plus guère au bout de sa pensée et de son amour que des abstractions : le peuple, le prolétariat, la démocratie, l'évolution sociale, sans parler de l'évolution générale de l'univers transformé en "noosphère" vers un "point oméga" qui serait Dieu, etc.

Le chrétien traditionnel n'a jamais aimé une abstraction quelconque. Il n'aime pas un ouvrier en tant que membre de la classe ouvrière, un duc en tant qu'aristocrate, un Patagon en tant qu'homme. Cela lui est rigoureusement impossible. Il aime tel ouvrier, tel duc, tel Patagon, tout simplement parce qu'il les connaît, parce qu'il partage leur vie, parce que des réalités communes très distinctes de leur qualité d'ouvrier, d'aristocrate, d'homme en général, ont tissé entre eux et lui des liens concrets. Il aime effectivement, au sens propre du verbe aimer, un certain nombre d'êtres humains, peu nombreux il est vrai, ses relations étant la plupart du temps restreintes. Il s'efforcerait de les aimer tous, autant qu'ils sont sur la terre, s'il les connaissait tous. Et si par hasard il rencontre un blessé au bord de la route, il le connaît alors et il l'aime. Mais l'amour de l'humanité lui est inconnu. De même qu'un homme normal aime, non la beauté, mais les choses belles, il aime non l'humanité, mais les êtres humains en chair et en os. Il les aime comme prochain, quelle que soit leur qualification. Or prochain signifie proche, près de quelqu'un, portant un nom propre, avec qui des relations effectives sont nouées. L'amour réel exige un objet concret, bien différent d'une représentation collective quelconque au sein de la pensée. Tout autre amour est la contrefaçon de l'amour. Si ce sentiment n'est pas chrétien, c'est que l'acception traditionnelle du mot chrétien a changé de sens.

Il paraît bien qu'elle change. Une espèce d'intellectualisme suspect, mâtiné d'affectivité trouble, un romantisme de l'amour sévit aujourd'hui dans bon nombre d'âmes chrétiennes. Là aussi le cœur remonte dans la tête d'où il redescend un peu moins cœur, un peu moins palpitant. On se tient quitte de toutes les exigences de l'amour parce qu'on aime le peuple, la démocratie, la classe ouvrière. On se convainc que c'est là le christianisme véritable et la charité authentique. Je pourrais citer les noms de dix intellectuels chrétiens dont les écrits et les paroles respirent cet "amour", et qui ne connaissent du peuple que leurs domestiques, de la démocratie que son principe théorique et les rapports qu'ils ont pu avoir avec une foule anonyme rassemblée dans un meeting, de la classe ouvrière que le plombier venu un jour réparer leur salle de bain. J'observe à l'entour de moi des centaines de chrétiens qui se mettent à aimer des idées semblables où le prochain en chair et en os s'évanouit en une sorte d'existence spectrale.

Que l'amour naturel et l'amour surnaturel se boursoufflent en abstractions est aisément explicable. L'amour des entités abstraites, où fond l'homme concret comme neige au soleil, est infiniment plus facile que l'amour du prochain en chair et en os. Comme le dit un humoriste anglo-saxon, «il est très facile à l'homme d'aimer la femme, mais il est plus difficile d'aimer la sienne». L'amour véritable tire au surplus l'être hors de soi et le fait passer tout entier en autrui. Il est un don. Mais les abstractions ne sortent pas de la pensée qui les pense, sauf sous forme d'encre et de salive. Elles y ont leur siège inamovible. Les aimer équivaut à aimer sa propre pensée, à s'aimer soi-même, à ne jamais sortir de soi. Le dernier des hommes en est capable.

Dès que le rapport de l'homme à la nature et celui de l'homme à l'homme se modifient, se transforme également la relation de l'homme à Dieu. Si la nature n'a plus qu'un visage humain défiguré, si l'homme n'a plus qu'un visage humain dilué dans des abstractions, comment le Christ pourrait-il encore être connu et aimé ? (...)

Leur stérilisation là où sévissent les entités abstraites : État, race, classe, peuple, démocratie, prolétariat, etc., ne l'est pas moins. Nous touchons ici à l'essence même de la vie moderne : l'idolâtrie du collectif sur le plan politique et sur le plan économique.

Pour comprendre ce phénomène dont l'étendue et la persistance sont uniques dans l'histoire, il faut d'abord comprendre que la seule idole que l'homme puisse substituer à Dieu est le Moi. Il n'y a pas d'autre idole que le Moi. La multiplicité des idoles se ramène à l'infinie capacité de métamorphose du Moi protéiforme. Il faut ensuite comprendre qu'il n'existe pas la moindre différence entre cet animalcule que nous appelons le Moi et ce "gros animal" qu'est le collectif : ils sont aussi rigoureusement identiques que possible.

Qu'est-ce que le Moi sinon le produit de la rupture de tous les liens qui unissent l'homme au monde et qui charrient vers lui la présence du réel ? L'homme réduit à son Moi tranche les artères qui le relie à la réalité et au Principe de toute réalité. Il se vide perpétuellement du sang qui le nourrit. Il s'allège continuellement de tout ce qui le fait être. On se méprend donc grossièrement lorsqu'on affirme que le Moi n'a pas besoin d'autrui. Le Moi est au contraire ce qui a essentiellement et tyranniquement besoin d'autrui. Son indigence est telle qu'il doit tout exiger des autres dont il se sépare sans jamais pouvoir rien leur rendre. Le Moi est un vampire et il vampirise les autres avec d'autant plus de force et d'impatience qu'il est lui-même plus creux. A la limite, le Moi doit tout dévorer pour se refaire une existence qui fuit par toutes ses plaies. C'est la collectivité humaine tout entière qu'il convoque pour tenter d'être.

Ces collectivités : peuple, classe, race, prolétariat, sont des dieux. Le Moi s'adore à travers elles. Il se divinise insidieusement en elles. Il idolâtre les collectivités parce que ces collectivités coïncident avec lui-même. Il les adore parce qu'il s'adore. Il est donc absurde de parler de l'irréligion contemporaine. Jamais la vie humaine n'a été plus imprégnée de mythologie. Jamais les hommes n'ont cru avec une telle ferveur, un tel fanatisme, un tel enthousiasme. Tous les grands mouvements politiques de masses auxquels nous assistons depuis quelques lustres sont des épidémies religieuses. Ils n'ont rien de politique au sens propre du mot. Ils visent uniquement, sous une direction politique qui les utilise, à conférer à chaque Moi le statut d'une divinité. (...)

A suivre

(D'autres extraits dans le prochain numéro)

L'apparition de la Très Sainte Vierge sur la Montagne de la Salette, le 19 septembre 1846 (III) “L'enfance de Mélanie”

(Extrait de l'étude audio de M. H. Bourgeois disponible chez nous)

Première Communion et imposition des stigmates

Un jour, le bien-aimé frère lui parut plus grand, plus âgé que de coutume. Il était vêtu d'une manière que la sauvage ne connaissait pas. Elle ne verra que plus tard, à l'église, les vêtements sacerdotaux. Sur la poitrine, il y avait un cœur d'où partaient des rayons de lumière et de flammes. Le doux frère porta la main vers ce cœur et, avec deux doigts, en retira un petit rond très blanc sur lequel il y avait son portrait vivant, posa le petit rond blanc sur les lèvres de Mélanie et disparut. «A peine, écrit-elle, l'eus-je reçu et eut-il touché mon cœur que je me sentis une nouvelle vie et un désir plus pur de souffrir, de supporter les mépris, la pauvreté, l'abandon des créatures et mille morts pour la seule gloire de Dieu. Je me sentais abîmée dans mon néant. Il me semblait que je n'existais plus.»

Un peu plus tard, son petit frère se montre à elle et, s'approchant, il lui dit : «Quelle est la faveur que désire cette si mesquine créature ? Mentalement, je répondis : – Avec la volonté de la Lumière éternelle, je demande sa plus grande gloire par la voie du crucifiement avec mon Dieu. A l'instant, mon tout aimable petit frère souffla sur mes lèvres, puis mit ses deux petites mains sur ma tête. Aussitôt, je sentis de fortes douleurs. Puis il mit sa main droite sur ma main droite, qu'il pressa; puis, sur ma main gauche, sur mes pieds et sur ma poitrine. Dès que je fus touchée par la main bénie de mon frère, de la manière que je viens de dire, j'éprouvais dans ces parties de mon corps de grandes douleurs, surtout les vendredis, et quelques fois le sang coulait des plaies qui s'y formaient et ensuite se fermaient d'elles-mêmes sans laisser de traces. Ces plaies duraient environ trois heures, de 2 heures l'après-midi jusqu'à 4 heures et demie. Certains vendredis, elles commençaient le jeudi soir et restaient ouvertes jusqu'au vendredi soir. Des fois, elles ont été ouvertes tout le temps du Carême. Je sentais une vive douleur, comme si les nerfs se contractaient. Et j'aurais voulu souffrir plus encore si c'était possible. Il me semblait que je n'étais plus moi.»

Dans l'écrit de 1852, Mélanie précise qu'à mesure qu'elle-même augmentait en âge, les douleurs augmentaient aussi. A plusieurs reprises, elle écrira qu'elle ne veut pas tenir de correspondance pendant le Carême. Les stigmates en sont peut-être une des raisons. Certaines de ses lettres à l'abbé Combe, à l'abbé Rigaux, à l'abbé Roubaud, portent des traces de sang, plus ou moins bien nettoyées à l'eau, et ces lettres sont le plus souvent datées du vendredi.

Mais reprenons le récit de Mélanie. «Parut aussi la très grande reine et impératrice Marie, qui me dit avec ineffable douceur et bonté : – Ma fille, la grande miséricorde de Dieu est avec vous. Je veillerai sur vous comme Mère et Maîtresse. Ne craignez rien lorsque, avec droite intention, l'œil de votre âme sera appliqué pour remplir le désir de Dieu. Il faut, unie au mérite de Jésus-Christ, vous offrir continuellement pour l'exaltation de la Sainte Église, et surtout pour le clergé. Surprise et saisie de respectueuse affection, mon cœur au comble du bonheur et de la reconnaissance me rendait comme muette. En même temps, je me voyais si mesquine et j'étais si heureuse; comme les autres enfants, j'avais une maman, une maman qui m'aimait beaucoup, et qui savait où j'étais.

Après tous ces jours passés dans le bois, le samedi – je sus que c'était un samedi par la voix intérieure – mon frère me dit intellectuellement que je devais rentrer chez mes parents, avant que des discussions n'éclatent en famille à cause de mon absence. Nous partîmes, et aussitôt je me trouvais près de la maison. J'entendis mon père qui venait vers moi. Il m'embrassa et me demanda d'où je venais, et depuis quand j'étais absente. Je ne sus rien lui dire parce que, en vérité, je ne savais depuis combien de jours ou de semaines j'étais dehors. Mais je lui dis que j'avais été avec mon frère. Il me demanda ce que j'avais mangé. Je lui répondis que mon frère me donnait des choses bien bonnes. Mon père s'apaisa et le calme revint dans la famille.»

Vous avez sans doute remarqué : Mélanie sœur de mon cœur. On le retrouvera souvent. A rapprocher de sainte Gertrude “épouse de mon cœur”, sainte

Marguerite Marie “servante de mon cœur”, sainte Rose de Lima “rose de mon cœur”.

Mélanie avec sa tante

L'autobiographie rapporte aussi une maladie grave où Mélanie refuse d'être examinée par un médecin. Et cette maladie lui dure 5 à 6 mois. «Mais, écrit-elle, quand je fus entièrement rétablie, je fus plus d'une fois encore mise dehors par ma chère mère que je ne cessais d'affliger. Mais alors, je me retirais avec joie dans le bois où je savais retrouver mon cher frère; et qui était si bon. Pour l'ordinaire, quand la nuit était venue, je me couchais sur l'herbe et m'endormais les bras en croix. Plusieurs fois, la neige tombait pendant la nuit et me couvrait entièrement. Mon frère venait vers moi le matin et m'appelaient de sa douce voix. Aussitôt la sauvage se réveillait en appelant son bon frère qui, en lui donnant seulement la main pour l'aider à se mettre debout, faisait disparaître la neige. La première fois, je demandai à mon bien-aimé frère comment il avait fait pour m'enlever toute cette farine froide, et me sécher. – Par la prière à notre Bon Dieu, me dit-il. – Ah ! Oui, oui..., lui dis-je, vous l'aimez beaucoup votre Bon Dieu Jésus-Christ. Voilà pourquoi il vous a vite écouté. Quand je l'aimerai, comme vous, beaucoup, beaucoup, il m'écouterait aussi vite, à cause qu'il nous aime tant.»

Pendant deux ans, Mélanie sera souvent recueillie par sa tante, qui la fait prier avec elle et dire le chapelet. Le dimanche, après les Vêpres, elle l'emmène avec d'autres personnes en pèlerinage à la chapelle de Notre Dame du Gournier, sur le chemin de la Salette. Un jour que Pierre Calvat était allé travailler dans un village un peu éloigné, il avait dit à Julie : je ne reviens pas samedi soir, vous ne m'attendrez pas de toute la semaine suivante. Le samedi, le père n'étant pas rentré, on l'avait attendu jusqu'à minuit. Avant de se coucher, la mère vint vers le lit où, cette nuit-là, afin que le père ne dît pas qu'on ne soignait pas cette enfant, explique Mélanie, où cette nuit-là elle avait fait coucher la louve, elle la fit lever et la mit dehors. La pluie tombait en abondance. Le temps était très sombre, de sorte que la sauvage ne voyait pas à se conduire. Elle traversait la route, lorsqu'elle la vit embarrassée par une espèce de grande charrette couverte. Elle se mit dans cette charrette et s'y endormit. Le maître ne tarda pas à venir atteler ses chevaux et partit. C'est l'intervention du petit frère qui évita que cette promenade involontaire se terminât par la noyade dans le torrent. «Ma tante m'envoyait à l'école, dit encore Mélanie. Mais pendant un an, je n'appris pas seulement à bien connaître les lettres, les enfants ne m'appelaient que la muette parce que je ne parlais jamais et que j'étais toujours dans un coin,

toute seule. Un jour la bonne maîtresse me forçait de lui dire pourquoi je ne voulais pas dire sa leçon. Je lui répondis que c'était parce que sa leçon ne disait pas joli, et que dans le ciel on ne disait pas des choses laides comme ça... et que je ne voulais faire ici que ce que je devais faire avec ma maman dans le paradis. Et puis, ajoutai-je, je ne veux plus venir à l'école, parce qu'on y fait trop de bruit. J'ai peur que mon cœur l'entende; car mon petit frère m'a dit bien des fois : Ma sœur, ce que je vous recommande, c'est que vous fermiez bien votre petit cœur à tous les bruits du monde. N'écoutez pas ce que le monde dit. Ne faites pas ce que le monde fait. Ne croyez pas ce que le monde croit. – Et comment vous appelez-vous, mon enfant ? reprit la maîtresse. – Mon frère m'a toujours dit sœur. Voilà mon nom. Ce furent à peu près toutes les paroles de la sauvage pendant un an environ qu'elle fut à l'école.»

Ce nom de soeur, elle va le porter pendant toute son enfance. Ce sera son nom chez les maîtres qu'elle servira dès l'âge de 6 ans, et on le retrouvera plus loin dans la bouche même de son père.

La visite à la maman du ciel

«Un jour de congé, je crois que c'était le Jeudi-Saint, j'allai comme à l'ordinaire passer cette heureuse journée de congé dans les bois. J'avais environ 6 ans. Là, j'étais toute pensive et je pleurais de ce qu'on n'aimait pas bien et beaucoup mon Bon Jésus. Je demandais à ma maman de bien, bien me faire souffrir, afin de donner l'amour de Dieu aux gens qui ne l'avaient pas. Car je croyais que, quand mes souffrances augmentaient, l'amour du Bon Dieu croissait chez les autres. Aussitôt, je vois venir mon frère, que je n'avais pas vu depuis longtemps, qui me dit : Sœur, c'est aujourd'hui que nous allons voir notre maman.» Et les voilà transportés devant un grand espace, tout tapissé de noir, à traverser sous une pluie de croix et les injures des gens qui habitaient ces lieux. (Mélanie met entre parenthèses : Ensuite, un deuxième espace tapissé d'un certain blanc.) Mais les croix y étaient plus grandes encore, plus nombreuses... «Oh ! Dieu, quelle traversée ! Les gens se réunissaient sur le chemin pour me charger d'injures. Mais ce qui me fut le plus sensible, ce fut d'y voir grand nombre de membres du clergé. Quelques personnes même voulaient me frapper. Mon frère regardait tout cela sans rien dire. Mais, je le répète, ce qui m'était le plus sensible, c'était de voir et d'entendre des personnes, des personnes consacrées à Dieu, me dire toutes sortes de choses pour me décourager et me crier : Singulière...» Comment ne pas voir ici la préfiguration de l'ambiance qui accompagnera sa vie sur terre, avant de rejoindre sa maman du ciel ?

(à suivre)

La place royale faite à la Vierge dans l'apostolat

Lettre de M. l'Abbé Berto à une jeune fille le 31 janvier 1938 («*Le cénacle et le jardin*» pages 374-375).

Émerveillons-nous avec l'Abbé Victor Alain Berto et passons sans cesse par Marie.

Combien je voudrais que cette année de jubilé marial marquât pour vous un progrès décisif dans la connaissance du mystère de Marie ! Je vais, quant à moi, d'émerveillement en émerveillement. Je réalise comme je ne l'avais jamais fait la mission universelle de la Sainte Vierge, et le caractère nécessaire de notre piété à son égard. Inutile de rien tenter sans elle; on perdrait son temps. Il est du plan inéluctable de Dieu que nous ne puissions aller vers lui que par elle. Quelle erreur de se figurer que passer par elle, c'est faire un crochet; au contraire, c'est quand on ne passe pas par elle qu'on fait un crochet, et même pis qu'un crochet, car c'est s'égarer tout à fait.

Il est possible qu'il y ait, au départ de la terre, plusieurs chemins qui vont à Dieu; mais ces chemins, au bout d'un certain temps, se rejoignent tous pour n'en faire plus qu'un seul. Si à quelque distance du point de départ, on

n'a pas rencontré la Sainte Vierge, c'est le signe certain qu'on s'est égaré...

Le meilleur chemin... c'est le plus court (la Sainte Vierge). Dans ce chemin, on a dès le premier pas la Sainte Vierge dans la perspective. Impossible de viser droit à Dieu sans qu'elle soit dans la ligne de mire.

Voyez que la Sainte Vierge est le lieu de passage nécessaire de toute grâce qui descend et de toute prière qui monte. Rien ne part d'elle, ni ne se termine à elle, mais rien n'est en dehors d'elle. Qui a une fois compris cela n'est pas loin de la vraie dévotion, qui n'est pas une dévotion de «pratiques», mais de dépendance et d'esclavage.

Avez-vous lu *Le Secret de Marie*, du bienheureux Louis-Marie de Montfort ? Voilà un livre ! Un livret plutôt, il est très court, mais quelle pénétration du dessein de Dieu sur la Sainte Vierge ! J'aimerais qu'un jour ou l'autre (quand vous serez prête, sans rien forcer), vous fassiez cette consécration que le bienheureux propose (j'ai fait la mienne le 21 novembre 1923, à Rome). Nous en reparlons.
(Extrait du *Saint Pie* N° 123, oct. 04)

SAINTE SOLANGE – 10 MAI

C'est vers 860, au village de Villemont près de Bourges, dans le Berry, que naquit Solange. Ses parents, serfs du comte local et vigneron, lui inculquèrent de solides bases de la religion.

Le grand Bossuet dit d'elle, dans un de ses sermons qu'«*elle ne respirait que du côté du ciel*».

Elle eut très tôt une dévotion particulière à sainte Agnès, la vierge martyre.

Préposée dès son enfance à la garde des moutons, Solange affectionnait cette modeste occupation qui lui laissait le loisir d'admirer et de contempler Dieu dans la splendeur de ses œuvres.

Toutes les légendes de sa vie s'accordent à dire qu'elle assistait chaque matin avant l'aube au Saint Sacrifice, qu'elle guérissait les malades et chassait les démons. La légende du bréviaire nous apprend qu'«*elle était belle de visage et plus belle encore par la foi*». Désirant se consacrer entièrement à son divin Époux, elle fit vœu de virginité perpétuelle.

Mais l'un des trois fils du comte Bernard de Poitiers qui régnait sur la contrée, Rainulfe, s'éprit de la jeune fille et décida de l'épouser. Les comtes de Bourges possédaient un manoir dans la région et le jeune seigneur y venait souvent. La bergère repoussa ses avances lui affirmant qu'elle avait déjà un époux. «*Je suis la fiancée du Christ, votre maître et le mien !*» lui asséna-t-elle ! L'irascible Rainulfe tenta d'enlever la jeune fille et, comme elle parvint à s'échapper de ses

étreintes et à s'enfuir, il la rattrapa, tira son glaive et lui trancha la tête.

D'autres versions de la légende affirment que Solange pria si fort pour préserver sa virginité qu'une violente averse tomba et calma les ardeurs du seigneur impétueux ! Ce qui l'exaspéra et conduisit à l'issue fatale.

Le village de Saint-Martin-du-Cros s'appelle désormais Sainte-Solange. Une nouvelle église fut édifée sur sa tombe. La croyance générale est que la naissance au ciel de la petite sainte est le 10 mai, vers l'an 880.

Elle est la patronne des enfants, des bergères, des victimes d'enlèvement et de viol.

Elle est bien sûr invoquée pour faire tomber la pluie.

La «bonne sainte», comme on l'appelle toujours dans le Berry, est patronne de cette province ainsi que de la ville de Bourges.

Un pèlerinage diocésain a lieu tous les ans à la chapelle du lieu du martyre, construite au XIXe siècle à un kilomètre du bourg. Ces manifestations se déroulent le lundi de la Pentecôte. (Prions cette Vierge d'esprit et de corps, espérance des pèlerins pour que soit maintenu chômé, ce jour férié !) car c'est ce jour, un certain 9 juin 1511 qu'eut lieu la translation des reliques de la sainte.

Oui, humble enfant de notre pays, honneur de notre peuple, joie des anges, priez pour nous !

(tiré de : *La Gazette des Amis de la Lecture*, mai 2006, avec la note «lu dans *Una Voce*»)

Nous avons besoin de place !

Toutes les **K7** et **Vidéos** de notre catalogue à **50%**

Voici quelques titres, parmi tant d'autres...

(Notez, toutefois, que **tous nos titres** restent disponibles (en **K7** et **CD**), sur commande)

Référence	Monsieur. l'abbé Jean-Paul. ANDRÉ	<u>Prix en Fr.S et</u>
A 4	LA MÈRE. La maternité et sa grandeur., rôle social, publique...	(Fr. 12.- / 8.-)
A 5	LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST	(Fr. 12.- / 8.-)
A 6	QUEL RAPPORT ENTRE MONDIALISME ET ŒCUMÉNISME ?	(Fr. 12.- / 8.-)
A 7	LE CHEMIN DE LA CROIX	(Fr. 12.- / 8.-)
A 9	LE VATICAN ET LE SCHISME ORIENTAL AUJOURD'HUI	
A 10	"SPIRITUALITÉ CARMÉLITAINE"	(Fr. 50.- / 36.-)
A 11	Retraite du Tiers-Ordre du Carmel 1995 (15 conférences rassemblées en 7 cassettes), "LA CONFIANCE EN DIEU" Retraite du Tiers-Ordre du Carmel 1996	(Fr. 50.- / 36.-)
A 12	Retraite avec Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus : (14 conférences rassemblées en 7 cassettes). "LA SAINTETÉ THÉRÉSIENNE PAR L'ENFANCE SPIRITUELLE"	(Fr. 65.- / 44.-)
A 13	Retraite du Tiers-Ordre du Carmel 1997, 14 conférences, 9 cassettes SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS, 2 cassettes.	(Fr. 18.- / 12.-)
AUG 1	Monsieur Guy AUGE DONOSO CORTES, Sa vie, son œuvre et son esprit, 12.4.1984	(Fr. 12.- / 8.-)
	Mme F. BEAUQUODRAY LITTERATURE... ET SECTES : enfants et adolescents. Les filières et les méthodes des sectes dans la littérature destinée aux enfants et aux adolescents.	(Fr. 12.- / 8.-)
BEAU	M. l'abbé BEAUBLAT 1) LE SACREMENT DE PÉNITENCE – Chaque K7 p. être commandée séparément 2) LA CONNAISSANCE DE DIEU – 2 B) LES VERTUS THÉOLOGALES – 4) NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST – 4 B) L'HUMILITÉ ET L'OBÉISSANCE – 6) LA PASSION ET LA CROIX DANS LA VIE CHRÉTIENNE 9) LA MESSE ET LA COMMUNION -	(Fr. 12.- / 8.-)
BAUD	M. l'abbé BAUDOT (Retraite de vie chrétienne, 99-03) 1) DIEU ET LES PERFECTIONS DIVINES 2) FEMME CHRÉTIENNE 1 K7 = ou FEMME MONDAINE 3) L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE 4) LES ÉCOLES CHRÉTIENNES 5) LE PÉCHÉ – LE COMBAT SPIRITUEL 6) LA MESSE ET LA COMMUNION – CONSEILS PRATIQUES ET RÉOLUTIONS 7) LA SAINTE VIERGE, MODÈLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE 8) L'ÉCRITURE SAINTE – CONCLUSION DE RETRAITE – 9) LA CONFESSION	(Fr. 12.- / 8.-)
	M. l'abbé Brandler, Session d'étude, Flavigny, 6.7.1992 THÉOLOGIE DE LA RÉVÉLATION (5 K7)	(Fr. 30.- / 20.-)
BRAN 2	M. l'abbé Alain Lorans L'ESPRIT DU CONCILE (Esprit est-tu là ?)	(Fr. 12.- / 8.-)
LO 30	DE ROME À JÉRUSALEM	(Fr. 12.- / 8.-)
LO 32	<u>Colloque : LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE (1492-1992) Institut Uni. St Pie X Paris 1992</u>	
	M. J.-P. le Flem LE CLIMAT RELIGIEUX SOUS LE RÈGNE DES ROIS CATHOLIQUES	(Fr. 12.- / 8.-)
C 1	Mme MILLET LÉON BLOY ET CHRISTOPHE COLOMB	(Fr. 12.- / 8.-)
C 2	M. J. Imbert LAS CASAS ET LES INDIENS	(Fr. 12.- / 8.-)
C 3	M. Yves Durand LA LÉGENDE NOIRE ESPAGNOLE EN FRANCE DU XVI ^{ème} au XVII ^{ème}	(Fr. 12.- / 8.-)
C 4	<u>Colloque : QUELLE EUROPE ? Institut Uni. St Pie X Paris, 1993</u>	

		M. J.-P. le Flem		
		NATION ET EUROPE dans la pensée politique espagnole au XVIIème siècle	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	6	M. J.-P. Brancourt		
		RÉFLEXIONS SUR LE PROCÈS DE LOUIS XVI	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	8	M. Guy AUGE		
		TROIS IDÉES DE NATIONALISME AU XIXÈME SIÈCLE	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	9	M. Yves Durand		
		LA LÉGENDE NOIRE ESPAGNOLE EN FRANCE DU XVIème au XVIIème	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	10	M. J Heers		
		L'ITALIE AU MOYEN-AGE, UNE NATION SANS ÉTAT	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	11	<u>Colloque : A la mémoire du Prof. Mousnier Institut Uni. St Pie X Paris, 1994</u>		
		M. J.-P. Brancourt		
		A PROPOS D'HENRI IV	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	12	M.A. Lanavère		
		POLITIQUE OU RELIGION DANS TÉLÉMAQUE DE FÉNELON ?	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	13	M. A Courvisier		
		HISTOIRE MILITAIRE (présence du XVIIème siècle)	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	14	R.P. Pierre Blett S.J.		
		HISTOIRE RELIGIEUSE (présence du XVIIème siècle)	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	15	M. Le Flem		
		HISTOIRE COLONIALE MODERNE (présence du XVIIème siècle)	(Fr. 12.- / 8.-)	
C	16	<u>Colloque sur Pie XII, Lyon, 20.3.1999</u>		
		PIE XII, PAPE PROPHÈTE	(3 K) (Fr. 24.- / 16.-)	
PIE XII	1			
<u>SESSIONS D'ÉTUDE THÉOLOGIQUE</u>				
		M. l'abbé Mura,		
		LES SACRES ÉPISCOPAUX ÉCLAIRÉS PAR LA THÉOLOGIE	(4 K) (Fr. 30.- / 20.-)	
MUR	1	M. l'abbé CERIANI		
		LA QUESTION DU PAPE	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
CER	1	Rév. Père Éloi		
		L'APOCALYPSE	(3 K) (Fr. 24.- / 16.-)	
ELOI	1	M. l'abbé de Lagneau		
		VISIBILITÉ ET NOTES DE L'ÉGLISE	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
LAG	1	M. l'abbé PIVERT		
		THÉOLOGIE ET DROIT	(7 K) (Fr. 44.- / 29.-)	
PIV	1		(1 K) (Fr. 12.- / 8.-)	
		LA CONFESSION		
PIV	2		(1 K) (Fr. 12.- / 8.-)	
		LE MARIAGE		
PIV	3	S.E. Mgr B. Fellay		
		Le NEW AGE sous la loupe	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
FE	10	M. l'abbé A. Lorans		
		PSYCHOLOGIE DE LA LIBÉRATION	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
LO	29	M. l'abbé Ch. Wyler		
		LA PRATIQUE SELON LES PÈRES DU DÉSERT	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
WI	1	M. l'abbé P. Laroche		
		LES CENSURES ET LES CAS RÉSERVÉS	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
LAR	2	M. l'abbé RULLEAU		
		THÉOLOGIE DE LA LITURGIE	(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
RU	19		(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
		CRÉATION ET ÉVOLUTION		
RU	11		(1 K) (Fr. 12.- / 8.-)	
		L'ÉVOLUTION, Point de vue philosophique.		
RU	13		(5 K) (Fr. 35.- / 23.-)	
		LE SACRIFICE DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE		
RU	17		(3 K) (Fr. 24.- / 16.-)	
		DIGNITÉ ET LIBERTÉ		
RU	20	M. Duverger		
		PRATIQUE DE LA VIE SOCIALE	(4 K) (Fr. 30.- / 20.-)	
DUVE	1	M. Pascal Bernardin		
		MACHIAVEL PÉDAGOGUE ou LE MINISTÈRE		
BERN	2		(2 K) (Fr. 18.- / 12.-)	
		DE LA RÉFORME PSYCHOLOGIQUE		

		M. l'abbé DELESTRE		
DEL	1	LA DEVOTION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE	(2 K)	(Fr. 18.- / 12.-)
		M. l'abbé Rusak		
RUS	1	LES ORIGINES DE L'HOMME	(2 K)	(Fr. 18.- / 12.-)
		M. l'abbé Roscoe		
ROS	7	HORS DE L'ÉGLISE PAS DE SALUT	(1 K)	(Fr. 12.- / 8.-)
ROS	8	LES SACRES ÉPISCOPAUX ÉCLAIRÉS PAR LA SCIENCE	(2 K)	(Fr. 18.- / 12.-)
		Mr Claude Mouton Raimbault		
MOUT	1	LE CONFLIT ISRAËLO-ARABE...		(Fr. 12.- / 8.-)
PTR	1	TRIDUUM PRÉPARATOIRE A PÂQUES		(Fr. 12.- / 8.-)
		S.E. Mgr Bernard FELLAY		
SM	5	MESSE DE REQUIEM de DON PUTTI		(Fr. 12.- / 8.-)
		S.E. Mgr Tissier de Mallerais		
SM	6	MESSE DES ORDINATIONS de 1994 ET HOMÉLIE		(Fr. 12.- / 8.-)
		M. l'abbé VERDET		
VER	1	LES 7 SACREMENTS en 7 K7	(7 K)	(Fr. 44.- / 29.-)
		Une explication claire des 7 sacrements. Un enseignement nécessaire à tous,		
VER	3	L'ENCYCLIQUE "VEHEMENTER" EXPLIQUÉE		(Fr. 12.- / 8.-)
		M. l'abbé P. TROADEC		
TR	1	LE CONCILE VATICAN II, rupture ou continuité ?	(1 K)	(Fr. 12.- / 8.-)
TR	2	INTRODUCTION GÉNÉRALE À L'ÉCRITURE STE (1 et 2)	(2 K)	(Fr. 18.- / 12.-)
TR	4	ABRAHAM, CHAMPION DU MONOTÉISME (Cycle: les Prophètes)		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	5	MOÏSE, LE PLUS GRAND DES PROPHÈTES (Cycle: les Prophètes)		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	6	LE SAINT HOMME JOB (Cycle: les Prophètes)		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	7	LES PSAUMES (Cycle: les Prophètes)		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	8	LE PROPHÈTE ISAÏE (Cycle: les Prophètes)		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	9	LE PROPHÈTE ÉLIE (Cycle: les Prophètes)		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	10	LES COMMANDEMENTS DE DIEU	(5 K7)	(Fr. 45.- / 32.-)
TR	11	SACERDOCE ET SACRIFICE DANS L'ANCIEN TESTAMENT		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	12	LA MONTÉE VERS LE SACERDOCE DE LA NOUVELLE ALLIANCE		(Fr. 12.- / 8.-)
TR,13-JAUD		LE PRÊTRE, sa grandeur, sa mission, sa perfection, sa charité...	(2 K7)	(Fr. 18.- / 12.-)
TR	14	LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	15	LA NOUVELLE MESSE		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	17	QUE JE VOUS CONNAISSE SEIGNEUR !	(6 K7)	(Fr. 42.- / 30.-)
TR	18	LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	19-25	1) LA CONCEPTION DE NOTRE-SEIGNEUR – 2) LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR – 3) NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST – 4) LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR - 5) LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR – 6) LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR – 7) LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR AU CIEL	(7 K7)	(Fr. 60.- / 40.-)
TR	26	LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	27	NOTRE PARTICIPATION À LA SAINTETÉ ET À LA CONSÉCRATION DU CHRIST	(2 K7)	(Fr. 18.- / 12.-)
TR	28	NOTRE PARTICIPATION À LA ROYAUTÉ ET AU SACRIFICE DU CHRIST	(2 K7)	(Fr. 18.- / 12.-)
TR	30	LE RÔLE DES CHARISMES DANS L'ÉGLISE		(Fr. 12.- / 8.-)
		<u>Retraites de vie chrétienne</u>		
TR	31	MÉDITATIONS SUR NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	34	LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST		(Fr. 12.- / 8.-)
TR	35	LA VIERGE MARIE : 1) La prédestination de la Sainte-Vierge et sa place dans l'Ancien Testament – 2) Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes – 3) N.-D. Médiatrice de toutes les grâces – 4) Nos devoirs envers la Ste Vierge – 5) Consécration à la Ste Vierge	(4 K7)	(Fr. 25.- / 18.-)
TR	36-40 54 et 62	1) LE PÉCHÉ – 2) PSAUMES DES COMPLIES ET DES VÊPRES DU DIMANCHE – 3) LES VERTUS – L'HUMILITÉ – 4) L'Oraison ET LA PRIÈRE – 5) MÉDITATION DE LA PASSION DE N.S.J.C. chaque K7		(Fr. 12.- / 8.-) (Fr. 30.- 20.-)
		<u>Prix de la série</u>		

L'homme contre lui-même,

Marcel De Corte

CHAPITRE III

La crise du bon sens

Je voudrais m'engager ici dans une entreprise qui n'est point banale : remuer des évidences, enfoncer des portes ouvertes, êtreindre ce qui est à la portée de la main. L'aventure en vaut la peine. Elle est hérissée de périls. Contempler ce qui éclate aux yeux, marcher droit devant soi sur une voie sans obstacles, saisir ce qui s'offre à l'expérience la plus rudimentaire, n'est pas seulement aujourd'hui chose fort peu commune : c'est un acte qui suscite la désapprobation sinon l'ire de nos contemporains; il met son auteur au ban de la société actuelle; il est parfois même sanctionné de la peine de mort. Je ne dramatise nullement. En ce monde étrange où nous sommes, dire que le blanc est blanc et le noir noir est une audace qui se paie parfois d'une balle dans la nuque, et presque toujours d'un silence hostile de l'opinion publique et des intellectuels qui la gouvernent. Quiconque profère une affirmation aussi catégorique est considéré comme un faible d'esprit ou, pire encore, comme un personnage antédiluvien, rigoureusement inadapté à son époque. Il est à peu près inutile d'espérer quelque audience des hommes de notre temps si l'on ne tourne le dos au vrai, au beau, au bien.

En veut-on une preuve obvie ? Il n'est que de parcourir les feuilles mortes qui tombent chaque jour en abondance de ces arbres d'acier vulgairement appelés "imprimerie" : l'erreur, l'horreur, l'impudeur s'y étalent. L'inexistant, l'impossible, l'incongru, l'apparent, l'illusoire, l'imposture, l'habileté, la dissimulation, l'effronterie, l'enjolivure, la fable, la feinte, l'hyperbole, l'imagination, le roman s'y donnent libre cours. Je laisse de côté les innombrables offenses au bon goût et aux mœurs. L'appétit d'irréalité, de laideur et de piment est si répandu qu'il gagne le public pré-nommé "sérieux" et que les zones de résistance à cette nourriture faisandée s'effondrent une à une.

Les esprits qui se targuent d'être pondérés et ouverts diront que je verse dans la caricature et dans le pamphlet, que je noircis à dessein le tableau et que notre temps n'est ni meilleur ni pire que ceux qui l'ont précédé. Ce rappel à "la mesu-

re" appelle lui-même une double réponse : je me demande d'abord si cette modération n'est pas le fruit d'une tolérance tellement démesurée à la démesure qu'elle ne s'aperçoit plus elle-même, moins par collaboration que par faiblesse; je me demande ensuite comment on peut expliquer le désordre de notre temps et son expansion planétaire sans recourir à l'hypothèse d'une maladie épidémique qui affecte l'homme contemporain au plus profond de sa substance humaine.

Franchissant ces *tabous* qui prétendent m'interdire tout diagnostic cohérent, je dis donc que notre époque se caractérise par une perte, universelle et massive, de *bon sens*, et qu'elle s'évertue à la pallier en l'accentuant de plus en plus. Il faut aller jusque-là pour comprendre l'ampleur, historiquement inédite, du vide qui se creuse sous notre regard dans la nature de l'homme et dans les activités qu'elle commande.

C'est en effet le destin de l'homme qui, d'un pôle à l'autre, est en jeu aujourd'hui. Et pour qu'il soit ainsi menacé, il faut que l'élément essentiel qui constitue l'animal raisonnable soit lui-même atteint. Or, cet élément essentiel est le bon sens. Tous les êtres de la nature ont un sens où ils s'accomplissent. Les choses inertes ont chacune des propriétés physiques et chimiques qui les constituent. Les vivants révèlent la tendance qui les meut vers leur espèce. Le grain de blé ne devient pas un chêne, l'œuf de poule n'éclôt pas en crocodile. Si les êtres de la nature n'avaient pas un sens, il y a beau temps que l'espèce humaine serait disparue, faute d'y adapter sa connaissance, son industrie et les simples conditions de sa survie. En dépit de tous les scepticismes, le monde matériel, végétal, animal n'est pas un chaos : l'homme y reconnaît des significations, des directions et, en quelque sorte, des motifs musicaux qui se déploient en tel ou tel sens déterminé, identique toujours, ou dans la plupart des cas, à soi-même.

L'homme, lui aussi, a un sens, mais, seul dans la nature, il est doué d'un *bon sens*, c'est-à-dire d'un savoir qui le rend capable d'orienter son être vers un ordre proprement humain, en soi et dans les divers champs de son activité. L'homme, seul, sait où il va, où il peut et doit aller. Ce n'est point par hasard que le langage assure qu'*être en son bon sens* est jouir de la plénitude de ses facultés intellectuelles et ne point divaguer. Le bon sens, c'est cela : l'intelligence directe, saine et droite de

l'orientation qu'il faut suivre pour être un homme et ne pas errer en dehors de cette perspective. S'il est vrai que l'intelligence est en nous la faculté du réel, le bon sens coïncide avec l'intuition de l'authentique réalité humaine que chacun de nous est appelé à parfaire en soi et à travers tous ses actes. C'est pourquoi il est «le maître de la vie de l'homme», ainsi que l'affirme magnifiquement Bossuet. A lui, à sa robustesse, à sa vitalité s'adosent, s'arc-boutent et s'articulent tous les moments de notre existence. Il est la pierre d'angle, l'assise, la racine de l'édifice humain que nous parachevons, chacun pour notre propre compte. Sans lui et en dehors de lui, tout n'est que fragile et illusoire décor de théâtre. Il est l'ordre immanent, caché, malaisément saisissable, plus éclairant qu'éclairé, que nous portons en nous et qui soutient de sa présence puissante l'organisation de toute notre vie.

S'il en est ainsi, le bon sens est le sens même de l'activité pénétrée d'intelligence. Et puisqu'il n'y a pas de bonne orientation sans un bon point de départ, le bon sens suppose l'appréhension vitale et concrète d'un certain germe humain se déployant par nous, avec nous et en nous, vers sa fleur et son fruit. Il ne s'agit nullement là d'un schéma préformé, encore qu'il puisse se dégrader en représentation abstraite, ni d'un plan préalable analogue à celui d'un architecte, mais d'une sorte de santé, non du corps ou de l'esprit seuls, mais de notre être humain total, qui nous est donnée à l'origine, que nous pouvons certes altérer ou même détruire, ainsi qu'en témoignent tant d'exemples et certains moments aberrants de notre vie personnelle. Cette santé est donc, d'une part, précaire et menacée, mais elle n'en est pas moins une réalité assez solide pour que nous puissions, par une hygiène spécifique, la développer vers sa plénitude d'équilibre.

Nous sommes ici en face d'un complexe de notions qui s'impliquent l'une dans l'autre, comme il arrive toujours lorsque nous essayons de saisir une réalité simple et profonde. Pour les rassembler d'une manière organique, demandons-nous ce que peut signifier *la solution de bon sens* d'un problème ardu, particulièrement difficile, et dont nous ne voyions pas d'emblée l'issue.

N'est-il pas vrai que, lorsque nous l'avons adoptée, mise en œuvre et menée à son terme, elle nous apparaît de plus en plus *raisonnable* et *naturelle* ? Que c'était sa voie, et pas une autre qu'il

fallait suivre ? Qu'elle nous communique l'assurance inébranlable de sa valeur et que cette valeur ne peut désormais plus être mise en question ? Bien plus, nous nous demandons comment nous n'y avons pas songé plus tôt. Elle était là, cette solution, à la portée de la main. Il suffisait d'ouvrir les yeux pour être rempli de son évidence. Tous les artifices et toutes les constructions de l'esprit auxquels nous avons songé d'abord, tous les chemins tortueux que nous avons dessinés et parcourus mentalement, tous les tours et les détours que nous avons envisagés, nous semblent désormais dérisoires, ineptes, incapables d'établir la certitude stable qu'il en est bien ainsi. Nous voyons maintenant, en pleine lumière, que nous introduisions indûment dans le problème à résoudre des éléments étrangers qui le perturbaient et nous faisaient dévier. Nous éprouvons enfin un soulagement parce que l'issue que nous cherchions vainement est atteinte. Nous nous irritons au contraire si, d'aventure, on nous propose une autre voie que nous savons impossible. Le bien-être que nous ressentons en adoptant cette solution de bon sens est celui d'un équilibre récupéré. Nous vacillions et nous nous égarions et voici que nous marchons droit, fermement appuyés sur un sol ferme, dans la seule direction qui s'impose. Nous n'avons négligé aucune donnée. Nous les avons mises toutes en place. Nous leur avons attribué leur juste valeur, et voici qu'elles s'articulent, se hiérarchisent et tracent par leur organisation même la solution tant attendue !

Comme cette rapide description le fait voir, le bon sens ne surgit jamais sous nos yeux, comme tel, en pleine lumière, à la façon d'un objet extérieur que nous pourrions saisir. C'est qu'il n'est pas hors de nous, mais en nous, c'est qu'il n'est pas dissociable de notre être même. Il ne se manifeste que dans la clarté qu'il projette sur les données qu'il appréhende. Il est vraiment une puissance illuminatrice latente qui reste à l'arrière-plan de notre constitution psychique et qui se révèle par son rayonnement et par son pouvoir de capter l'essentiel ou, plus exactement sans doute, d'éclairer l'intelligence elle-même dans sa quête de la réalité.

Il n'est pas exagéré de le définir à cet égard comme l'intelligence de l'intelligence ou comme la force qui dirige, en sa source et en ses démarches originellement tâtonnantes, puis défini-

tivement assurées, l'intelligence elle-même. Il est bien la fine pointe de l'intelligence, qui distribue, pour les avoir puisés obscurément dans la réalité, la vigueur et le dynamisme à l'intelligence tout entière qui cherche son objet. C'est lui qui transfuse sa force et son *sens* du réel à l'élan de l'intelligence.

Une telle "sensibilité" à la présence du réel suppose évidemment que le *bon sens*, pris en son acception la plus profonde, participe à toute l'ampleur de l'être et qu'il est, pour transposer une formule d'Aristote, en quelque façon toutes choses. Ses antennes braquées sur la réalité sont également des artères qui l'unissent à l'univers. Cette caractéristique du bon sens demanderait tout un développement que nous ne pouvons qu'esquisser. Nous le résumerions volontiers en disant que le bon sens est pareil à un flair inné, qui sélectionne le réel de l'irréel, l'être de l'apparence, parce qu'il est en correspondance constitutive avec *sa présence*. Tout son être est d'être avec l'être comme avec un ami. A cet égard, le bon sens diffère de l'intelligence qui peut parfaitement se tourner vers l'irréel et confondre l'être avec l'illusion.

Un fait très simple l'établit. Nous avons tous rencontré, du moins je l'espère, des hommes de bon sens, relativement peu "intelligents", peu habiles dans le maniement des idées, pourvus d'un jugement solide et sûr incapable de se justifier à lui-même sa pertinence, s'exprimant d'une manière laconique et elliptique parce qu'ils vont droit au but qu'est la simplicité du réel lui-même. Les paysans sont souvent des exemples de ce bon sens direct et fruste. «J'aime à causer avec eux, disait Montesquieu, ils ne sont pas assez savants pour être bêtes.» Réciproquement, nous constatons que les gens intelligents sont fréquemment privés de bon sens : les élucubrations de nombreux intellectuels en matière de conduite des affaires humaines, individuelles, familiales, nationales ou internationales, sont assez patentes ! Le mot terrible de Bernanos n'est que trop souvent vrai : «Je tiens l'intellectuel moderne pour le dernier des imbéciles, jusqu'à ce qu'il ait fourni la preuve du contraire». Retenons également qu'il existe deux formes d'intelligence : l'une qui est nourrie de bon sens, l'autre qui en est sevrée, tandis qu'il n'y a qu'un seul bon sens, jamais ambigu, toujours en proie à la réalité.

Cette correspondance constitutive du bon sens à la réalité immédiate est précisément ce qui l'apparente à une force de la nature inerte ou vivante, mais plutôt vivante, qui triomphe des obstacles et s'obstine vers son but. Le bon sens va au centre des êtres et des choses, comme un corps lourd au centre de la terre. Il va vers la lumière comme la plante, vers ce qui est, comme l'instinct animal vers son accomplissement. Tout ce qui se trouve en dehors de sa direction, il l'écarte ; le détail, l'accessoire, le superflu, le compliqué, l'artificiel n'entrent pas dans son champ. Cela suppose, de toute évidence, que le bon sens possède une sorte de vision globale de son objet, qu'il sait que le réel est défini, serré en des limites essentielles et qu'au-delà de ces bornes il n'y a qu'illusion. C'est pourquoi il ne s'égaré pas dans son cheminement. Cela suppose aussi, avec la même évidence, que le bon sens sait que les composantes du réel sont organiquement distribuées et que la multiplicité de leurs aspects s'ordonne hiérarchiquement dans une unité centrale qui la commande. Il en résulte que le bon sens jaillit en assurance, en saine et candide conviction et, au terme de son examen, en certitude qui ne peut plus être mise en doute. Il y a en lui non pas un "indubitable logique", mais un "indubitable existentiel" : *c'est ce qui est ou qui doit être*, qui entraîne l'assentiment.

Cela suppose enfin que le bon sens est corrélatif, en l'homme où il siège, d'une certaine cohérence intérieure, d'une harmonie et d'un équilibre organiques qui font du sujet connaissant un "être tout d'une pièce", dont la fermeté de jugement s'allie à la souplesse et se caractérise par sa puissance d'adaptation aux données de l'expérience. Il est trop clair en effet qu'un homme divisé, déséquilibré, désordonné intérieurement, dont les facultés chevauchent en désarroi les unes sur les autres, serait bien incapable de découvrir dans les êtres et dans les choses qu'il investigate, leur ordre essentiel. Le semblable ne peut être connu que par le semblable. Le bon sens unifie et hiérarchise donc l'être humain qu'il anime, et c'est à nouveau à la notion de *santé*, non pas physiologique, ni même psychique, mais humainement aussi totale que possible, englobant le corps et l'âme, que nous devons recourir ici pour le qualifier en profondeur. A la solution simple, naturelle, sans bavures ni équivoques, que le bon sens pressent,

doit correspondre chez le sujet une simplicité, un naturel, une rectitude qui ne mêlent aucune ombre à la lumière qu'il projette sur le problème à résoudre. Si l'objet est *un*, le sujet est *un* à son tour.

Ce dernier point est d'une importance capitale. Le bon sens est en l'homme ce qui le pose sur la scène de l'existence comme un *être humain*, avec l'unité qui accompagne l'être, et les notes essentielles de la nature humaine, que cette unité rassemble et coordonne. Qu'il soit question ici d'une unité concrète, existentielle, commandée par un principe interne avec quoi elle fait corps et que nous appelons, selon l'usage, du nom abstrait de *nature*, c'est manifeste : le bon sens n'est pas une entité qui se logerait dans l'homme comme un noyau, il n'est pas davantage rattaché à une nature infrahumaine ou suprahumaine, il est de l'homme et rien que de l'homme, car nul ne dira d'un singe ou d'un ange qu'ils ont du bon sens. C'est même là ce qui le rend si difficile à saisir : les conduites instinctives de l'animal, les fulgurantes intuitions de l'ange sont relativement accessibles à l'analyse et à la représentation. Le bon sens, quant à lui, résiste : sa simplicité ne se situe pas à un seul niveau, biologique ou spirituel, mais au point où se croisent et se nouent la vie et l'esprit, le sens et l'intellect, à un niveau où, pour parler en platonicien, la dyade soutient la monade, où celle-ci assume celle-là. Il affirme énergiquement d'avance, non point comme un postulat, mais comme un fait, que l'homme est un esprit inviscéré dans une chair et que lui-même, le bon sens, a une structure incarnée. C'est pour lui une vérité première, non pas supposée, mais incluse, non pas même incluse, mais vécue et identifiée, sans qu'on la puisse distinguer, à chacune de ses démarches, à peu près comme la santé est diffusée, jusqu'à s'y confondre, dans tous les organes et toutes les activités de l'homme qui la possède.

Pour le bon sens, ce statut de l'homme est tellement essentiel, parce qu'il est fondé sur une expérience vécue irrécusable, qu'il préférera toujours, là où n'est point d'autre issue, ainsi qu'en témoignent ses actes et ses solutions, les données nues des sens et leur systématisation empirique, si frêles et si superficielles qu'elles soient, parce qu'elles sont tout de même de l'être, et qu'il peut en faire l'épreuve, aux divagations d'un idéal désincarné. Pour lui, un chien vivant vaut mieux,

non pas qu'un lion mort, parce que le lion mort n'est plus, mais qu'un lion idéal, parce que le lion idéal n'est pas. Entre l'être et le non-être, il a définitivement fait son choix. Sans doute, cette tendance entraînera-t-elle souvent le bon sens à se complaire dans la pesanteur et à cultiver la terre à terre, mais cette déformation, cette étroitesse, ce refus des ailes qu'on lui inculpe, et parfois à bon droit, est moins le fait du bon sens lui-même que des amputations qu'il subit individuellement ou socialement. Toute activité de l'homme peut se situer à un bas ou à un haut niveau. Le bon sens peut être court, mais il peut être aussi grand, parfait, pénétrant. Le plus bel exemple est sans doute celui de sainte Thérèse d'Avila qui déclarait fermement à ses novices : «Qu'il soit bien établi que tout ce qui nous captive au point de nous enlever l'usage de notre raison doit nous être suspect».

Pris en lui-même et non à un stade dégradé, le bon sens ne sépare donc pas l'intelligence du sensible : il cherche une solution qui ne disjoigne pas ces composantes de la connaissance humaine. Imagine-t-on un homme de bon sens qui ne se fierait qu'à ses sensations et qui renoncerait délibérément, alors qu'il le pourrait, à découvrir leur sens et la valeur intelligible de vérité qu'elles cèlent ? Le bon sens inclut l'activité du sens, mais précisément parce qu'il est "bon", il en prolonge la direction, il en déchiffre la signification, il lit excellemment, si l'on me permet ce jeu de mots, *le sens du sens*. Il est clair que cette action implique en lui l'étroite complémentarité du corps et de l'âme. C'est si vrai que sa réaction devant des sensations pures et simples qui le frappent, un tableau plein de taches de couleur par exemple, est la suivante : «cela n'a pas de sens !» La part de l'intelligence reste en lui sur sa faim. Ceci n'est nullement opposé à ce que nous avons dit plus haut du bon sens pris comme "intelligence de l'intelligence", au contraire : l'intelligence humaine n'est vraiment elle-même que dans la mesure où elle s'articule à la sensation. Une métaphysique sans physique n'est que jeu de l'esprit. D'où suivent d'importantes conséquences qui ne peuvent être guère mises en relief que négativement parce que nous sommes en face d'une donnée première de la connaissance au-delà de laquelle il nous est impossible de remonter.

Si le bon sens inclut l'incarnation de l'esprit, il est du même coup individualisé : c'est l'homme

en chair et en os, porteur d'un nom propre, qui a du bon sens. Contrairement à la formule célèbre de Descartes, tous n'en sont pas également pourvus. On dira qu'il en est de même des facultés de l'homme : les uns ont des sens plus ou moins affinés, l'imagination plus ou moins vive, la raison plus ou moins éveillée, etc., on ajoutera qu'il y a autant de différences entre les esprits qu'entre les corps. Tout cela ne provient-il pas de l'individuation ? C'est vrai, mais le bon sens est, quant à lui, radicalement situé au point d'intersection de l'âme et du corps, si bien qu'il ne se déploie efficacement que dans leur dynamisme synergique : on peut éprouver des sensations sans penser, on peut penser sans éprouver de sensations, on ne peut être dans la ligne du bon sens si l'expérience sensible et l'attention de l'intelligence ne se compènetrent pas. Certes, il arrivera, ainsi que nous venons de le dire, que l'intelligence se heurte à des données plus ou moins opaques et qu'elle doit renoncer à en mettre au jour la substance intelligible, mais, en ce cas, le bon sens ne désarmera pas complètement : son flair en échec aura recours à des situations antérieures analogues qui ont trouvé obscurément leur issue, il fera confiance aux enseignements de la vie et, faute de pouvoir découvrir le lien qui unit la racine aux fruits, il jugera selon les traditions qui ont fait leurs preuves. De nouveau se manifeste ici l'intime relation du bon sens au corps de l'homme et à ses corps de surcroît que sont la famille, la patrie et l'Église, Mère commune des fidèles, avec tout ce que ces organismes comportent de biologique et de vie concrètement incarnée dans la matière : qui dit tradition dit substrat transmetteur, *hypokeimènon* matériel, continuité physique, présence visible qui laisse une trace dans l'histoire. Que cet appel au passé comporte des risques d'ankylose est indéniable; qu'il soit défiant en face des nouveautés imprévisibles qui surgissent, ne l'est pas moins. Est-ce la faute du bon sens ou de ses formes paresseuses ?

Quoi qu'il en soit, le bon sens apparaît, dans le prolongement de son statut incarné, comme intimement connexe à *l'être-soi*. Sans doute, cette expression est-elle assez ambiguë et devra être précisée, mais elle répond bien à la définition de "l'homme qui n'est plus dans son bon sens", qui est "tout autre", selon le langage populaire, "aliéné", selon le terme plus savant. Pour peu que l'on

scrute cette privation du bon sens pour éclairer dans la mesure du possible le bon sens lui-même, on s'aperçoit que l'être-soi n'est pas l'individu brut, défini par sa seule matière, mais l'individu en tant qu'il est une *nature humaine incarnée et individualisée*. Ce n'est pas tant la matière ou le corps qui se trouve atteint par l'altération ou l'aliénation de la personnalité, mais la *forme*, au sens aristotélicien du terme, la détermination raisonnable de l'être humain en tant qu'elle est devenue celle de tel être humain par individuation. L'expression de "maladie *mentale*" dit tout à cet égard. L'être-soi est donc l'être-homme-en-étant-tel-homme et, dès lors, *se vouloir être autre qu'une nature humaine incarnée est le signe majeur de la perte du bon sens*.

Les Grecs ont admirablement reconnu cette signification du bon sens. Le précepte : "Connais-toi toi-même", gravé dans le marbre du temple de Delphes, leur enjoignait de se reconnaître homme, *être limité par une nature propre*. Si un audacieux outrepassait ces limites, son crime est immédiatement sanctionné par la folie dont les dieux d'une nature *supérieure* lui infligent le châtement. *L'hybris* est l'antagoniste de la *mesure*, dont le rapport à la détermination de la forme incarnée et, conséquemment, au bon sens, n'a pas besoin d'être souligné. Contentons-nous d'affirmer, avec la sagesse des nations, que l'homme de bon sens a le souci de la mesure et de rappeler à la mesure quiconque enfreint la règle d'or. Les événements s'en chargent du reste assez bien, et c'est sans doute la leçon que la Grèce a transmise à l'humanité comme une acquisition pour toujours, du moins à ceux qui l'entendent. Le bon sens assigne à l'homme des limites assez précises parce que l'homme est un être incarné, circonscrit par son corps et par le respect de cette composante de sa nature. C'est précisément cette mesure qui permet à l'homme de remplir les limites de sa capacité d'être et de ne point s'enliser dans les innombrables et monotones marécages de l'illusion et du néant. Aussi bien, l'objection romantique selon laquelle la mesure est une enceinte de prison ne tient-elle pas debout. La mesure immanente au bon sens n'est en aucune manière une contrainte que le bon sens exercerait sur lui-même : elle est un point de perfection et de maturité au-delà duquel le rythme vital s'exaspère pour mourir. Dans la nature humaine qu'il incarne aussi profon-

dément que possible, l'homme de bon sens s'appuie sur un fondement solide qui lui permet, *dans la mesure même* où il accomplit et développe selon cette nature son être propre, d'appréhender les autres êtres et de s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu.

Nous retrouvons ici cette relation de l'être humain, pourtant limité, à l'être universel dont nous avons parlé plus haut. Sans être soi, comment saisir l'être d'autrui ? La limite dont on nous fait un ergastule n'est pas le contraire de l'illimité, pris au sens de distribution analogique de l'être, mais de l'absence de limites, de l'indéfini et de l'informe. Il faut même affirmer que le fini est condition de la connaissance de l'infini pour l'homme. Sans cette mesure dont il a la garde et qui se confond avec lui, le bon sens ne trouverait aucune issue que le morne désert aux questions qui l'assaillent. Il se flétrirait sur place, laissant le champ libre aux nuées de l'intelligence vagabonde : détachée de sa relation vitale à l'être-soi, n'étant plus mesurée par la nature incarnée, l'intelligence s'évade hors de l'homme et se perd dans un monde indivisiblement irréel et inhumain.

C'est ici que se noue la crise du bon sens que nous sommes désormais à même d'analyser. Le bon sens se corrompt ou s'évanouit lorsque l'être-soi ne lui offre plus une assise stable. Les composantes de la nature incarnée se séparent l'une de l'autre, scindent les fondations de l'être et les délient. Privé de son socle, le bon sens voit son élan brisé et lui-même perdre sa force, tandis que la mesure qu'il communique à la connaissance et à l'action se défait dans la démesure. Notre temps est fertile en exemples de ces chutes.

Avant d'en rassembler quelques-uns, il convient de préciser la notion de maladie de la nature humaine incarnée. A l'arrière-plan de l'explication se dresse le dogme du péché originel. Nous n'en dirons rien, faute de compétence, sauf qu'il nous paraît impossible que la faute première ait entièrement corrompu la nature humaine : s'il en était ainsi, l'humanité aurait déjà depuis longtemps achevé sa course. Si profondes que soient les crises que l'humanité traverse, il reste qu'elle a toujours réussi à faire émerger au-dessus des maux qui l'accablent, son bien premier : l'existence. C'est donc qu'il existe en elle des ressources qu'un mal radical n'a pu vicier. Prise à la lettre, la théorie protestante nie le temps et les cycles de

naissances et de renaissances, de décadences et de rebondissements, que révèle manifestement l'histoire. Elle atomise l'humanité en individus étanches les uns aux autres, sans nature humaine commune, qu'elle projette dans une sorte d'intemporalité angélique. Comme l'a bien montré Jean Guilton, la notion de durée vivante, avec ses virtualités et ses développements, est absente du protestantisme. A la limite, la doctrine protestante est aussi "abiologique" que possible.

La théorie rousseauiste l'est tout autant. Si l'homme est bon et que la société seule le pervertit, c'est qu'il transcende par essence la continuité biologique de la famille et des corps sociaux qu'elle engendre. Il n'est en soi que conscience pure et le mal ne lui survient que du dehors, par accident, pour autant que la vie du corps et des corps de surcroît, plaquée sur l'esprit, le vampirise : «Conscience, conscience, immortelle et céleste voix !»

Ces deux conceptions de l'homme, en apparence opposées, communient dans le *dualisme*. Or s'il est vrai que le dualisme brise l'unité et, du coup, les limites de la nature humaine, les deux systèmes communieront également dans la conception d'un progrès indéfini de l'homme. Il est curieux de constater qu'en se laïcisant le protestantisme aboutit au même point que vise le rousseauisme en devenant croyance : la vision d'une humanité divinisée au cours d'une évolution qui va de la matière à l'esprit, afin de résorber l'intenable dualisme initial, tout en conservant son thème constitutif : la négation du biologique en l'homme. Le sommet de cette apothéose est atteint dans la pensée du Père Teilhard de Chardin. On peut remarquer par ailleurs que ces théories du progrès indéfini sont paradoxalement fondées sur l'intemporalité du devenir : le temps n'est pour elles qu'un instant infiniment dilaté puisque le terme est donné nécessairement dans l'origine.

Mais laissons là cette question. Il est plus conforme aux données de l'expérience de constater la précarité de la nature humaine incarnée : ses effets en sont visibles. C'est un lieu commun qu'il convient de souligner au moment même où il n'est plus guère commun : *faire bien l'homme* est ardu. La complémentarité hiérarchisée des composantes de la nature humaine aurait pu être normale. Elle ne l'est pas. Subsiste néanmoins cet élément de santé et d'équilibre qu'est le bon sens et qui nous

trace la voie. Ce n'est pas tout. Ce n'est pas rien, Il est trop clair cependant que le bon sens est discontinu. La plus rudimentaire expérience que nous avons de notre vie en témoigne. Ces éclipses individuelles peuvent se répandre par diverses voies : l'éducation, l'influence, le prestige, la contagiosité, le magnétisme personnel, etc. Cela s'est vu. Cela se verra encore. Mais ces phénomènes sociaux sont généralement de courte durée. Pour qu'ils s'indurent, il faut que le refus du bon sens *procède d'une conception de l'homme qui le justifie* et qui puisse se diffuser socialement, d'une manière permanente, par des organes publicitaires.

La labilité même de la nature de l'homme, expérimentalement constatée, mais non expliquée rationnellement, aide à cette substitution : s'il n'est pas possible d'expliquer par la raison cette structure fragile, c'est parce que la raison n'est pas assez développée en l'homme; il faut donc la pousser; il faut que l'homme devienne un être *entièrement raisonnable*; c'est l'animalité qui résiste en lui à cette nécessaire expansion; il importe de la réduire, sinon de l'éliminer en rendant l'homme aussi conforme que possible à des canons rationnels. En outre, il est inutile, il est même néfaste de recourir à un type d'explication surnaturelle du phénomène : la religion chrétienne, par son dogme central de la chute, maintient l'homme à un niveau inférieur et ne lui offre d'autre issue pour s'élever que le mythe; son intérêt majeur est de concevoir l'être humain comme un animal raisonnable, livré aux éclairs discontinus et hasardeux de son prétendu bon sens, éclairé par en haut d'une lumière fallacieuse qui mime la vraie lumière rationnelle. Ce mouvement qui vise à substituer à l'homme ancien et périmé un "homme nouveau", capable de triompher de la condition humaine, a reçu le nom de *rationalisme*.

Le rationalisme est la conception dominante qui imprègne le savoir et l'action de l'homme moderne. Il prend source dans ce *dualisme* de la nature humaine que le bon sens ne surmonte que par intermittences et avec des rebondissements successifs. Plus précisément encore, il tire son origine de la tendance qu'a la nature humaine incarnée à se diviser en éléments antagonistes : d'une part la chair, d'autre part l'esprit, le lien qui les rassemble s'amincissant autant que possible et n'ayant plus aucune fonction de complémentarité. Le rationalisme désincarne l'esprit et déspirituali-

se la chair. Entre le haut et le bas de l'homme, entre le fût et la racine, il n'y a plus que le vide : le bon sens qui les articule tend à disparaître sous la pression d'une intelligence libérée de sa relation à la connaissance sensible, et à faire place à des modèles logiques artificiellement construits par l'activité autonome de l'esprit.

Personne n'a mieux saisi la signification de cette désincarnation que Michelet dans la préface de son *Histoire de la Révolution française*. Avec son génie de voyant et de prophète, il a dégagé l'essence même de l'esprit rationaliste moderne : l'hostilité manichéenne à la chair, à cette réalité obscure et puissante qui leste l'homme, le met en communication immédiate avec l'univers et sous-tend sa connaissance de Dieu, au point de vue tant naturel que surnaturel. «Grand XVIIIe siècle, écrit Michelet, qui a fondé la liberté sur l'affranchissement de l'esprit jusque-là lié par la chair, lié par le principe matériel de la double incarnation théologique et politique, sacerdotale et royale, siècle de l'esprit qui abolit les dieux de chair, dans l'État, dans la religion, en sorte qu'il n'y eut plus d'idole, et qu'il n'y eut de Dieu que Dieu.»

Aucune analyse ne va aussi loin dans l'essence du rationalisme que cette prodigieuse intuition du poète historien. Il s'agit bien d'autre chose que de la proclamation des Droits de l'Homme et de politique, il s'agit de la proclamation de l'autonomie radicale de la raison humaine par rapport à la chair qui l'emprisonne et au bon sens qui les joint l'une à l'autre. Le rationalisme est une insurrection contre le bon sens en tant que celui-ci indique aux composantes de la nature humaine incarnée leur finalité interne réciproque et en tant qu'il dirige la connaissance et l'action de l'homme vers leur fin externe adéquate à leurs possibilités. Il rompt avec la mesure humaine et s'engage sur toutes les pentes de l'*hybris*. C'est à partir de cette époque dont Michelet a saisi la signification, que le bon sens, attaqué de toutes parts, entre dans un état de crise permanent, grâce à l'action conjuguée des grands maîtres de la propagande sociale que sont les politiques et les intellectuels. Toute l'œuvre de ce génie de bon sens paysan que fut Péguy devrait être ici évoquée. Remarquons simplement que le politique et l'intellectuel éprouvent une secrète hostilité contre le bon sens pour autant qu'ils s'enivrent du pouvoir de domination dont ils disposent. Cette propension se développe au fur et à

mesure que s'étend leur zone d'influence et que l'ampleur du milieu social où ils effectuent leurs ravages ne permet plus le contrôle direct de leurs agissements. Déjà prédisposés à la désincarnation par le métier qu'ils exercent et qui les élève en quelque sorte angéliquement au-dessus du commun des mortels, ils s'y lancent à *corps perdu* – c'est le cas où jamais de le dire – dès que leur empire est assez vaste pour n'autoriser plus la vérification sensible de leur action. Au demeurant, ces disputes entre les politiques, entre les intellectuels, sont d'autant plus irrémédiables que leur désincarnation native les incline à faire prévaloir leur point de vue subjectif – soigneusement camouflé au préalable – sur les réalités objectives profondes qui les réconcilieraient. Aussi voyons-nous les conflits en question n'être plus que des "idéologomachies" privées de substance et dont le point d'insertion dans le réel est étrangement infime et pelliculaire : une pyramide de nuées qui se dresse, inversée, sur un dard court, mais qui blesse encore et qui tue. «Il attachait ses épigrammes émoussées à la pointe d'un poignard», dit Chateaubriand du conventionnel (et poète) Pons de Verdun.

Nous ne pouvons songer, dans les limites de cette étude, à faire le relevé de ces aberrations du bon sens. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages que nous avons publiés antérieurement. Mais si nous tentons de rassembler en un diagnostic cohérent les observations que chacun peut effectuer pour son propre compte dans tel ou tel secteur du savoir ou de la conduite humaine, nous verrons sans difficulté que, dans les facultés, tant supérieures qu'inférieures, de l'homme moderne, *l'abstrait expulse de plus en plus le concret*. Ces abstractions tyranniques qui régissent les connaissances et les comportements ne sont en aucun cas des intelligibles dégagés du sensible, mais des *êtres de raison*, élaborés par la pensée désincarnée, qui essaient d'expliquer *de l'extérieur*, un donné que l'expérience sensible effleure à peine et qui est réduit à sa pure arête quantitative, elle-même fortement abstractifiée. Le fait éclate dans les sciences de la nature qu'il submerge, dans les sciences humaines qu'il investit de plus en plus, dans les conduites politiques et sociales envisagées sous l'angle des grands nombres et des statistiques, dans les conduites individuelles ramenées à des mesures qu'une fiche signalétique coordonne.

Les arts, où l'intervention du sensible est capitale, ne font pas exception : le rôle de l'abstrait ou du rébus y est prépondérant. La philosophie regorge d'abstractions creuses : les systèmes qui prétendent retourner "aux choses elles-mêmes" ou à "l'existence", les dialectiques hégélienne et marxiste, le néo-positivisme, etc. manquent d'épaisseur humaine et se caractérisent tous par une sorte de rétroversion incestueuse de l'esprit sur l'esprit. La présence des êtres et des choses n'y est plus guère qu'un prétexte autour duquel prolifère un pesant ou subtil délire verbal. Une cérébralité artificielle et byzantine s'est partout substituée à l'amitié que le philosophe doit éprouver pour la nature s'il ne veut pas s'évader dans l'amorphe et lui imposer une forme arbitraire qui satisfait la pensée, mais que *l'homme qui pense* repousse énergiquement.

L'explication de ce renversement des valeurs et de cette rupture entre la présence et la représentation, tient en peu de mots. L'intelligence humaine tire certes toutes ses idées des choses, mais elle peut, en vertu de sa nature même, s'abstraire du monde extérieur pour ne considérer en soi que les idées qu'elle s'en forme et les déformer à son gré. Cette possibilité de désincarnation de l'intelligence unie au corps et, par le corps, à l'univers extramental, est donnée à chaque instant. L'exemple le plus net de cette *Umwertung* est incontestablement la conversion de la patrie de chair en patrie idéologique, qui s'accomplit chez tant d'esprits contemporains. La cassure de l'ombilic qui relie l'idée au monde sensible s'observe un nombre inimaginable de fois dans les conduites mentales actuelles : combien d'hommes n'affirment-ils pas impavide-ment comme vérités inébranlables, plus réelles que le réel, des idées qu'ils ont intérieurement ruminées, sans avoir eu le moindre contact avec les êtres et les choses, ou simplement qu'ils ont cueillies dans leur journal ? La faculté de bâtir un monde rationnel-imaginaire s'est développée à un point inouï. On peut se demander, selon le mot de Gabriel Marcel, quelle est *l'encaisse-or* de cette formidable inflation conceptuelle.

Il serait aisé de montrer que l'intelligence désincarnée de l'homme contemporain fonctionne dans tous les domaines à la manière d'une gigantesque machine emboutisseuse qui applique au monde les formes qu'elle a construites a priori et qui n'ont plus guère de relation avec la réalité

qu'au niveau des instincts, des émotions viscérales, des pulsions affectives et de ce grouillement de forces impures, tantôt violentes, tantôt évanescentes, dans les mécanismes desquelles se dégrade la vie lorsqu'elle ne subit plus l'imprégnation complémentaire de l'esprit. Les collectivités en offrent de nombreux exemples dans le grossissement et l'étalage qui leur sont propres. L'existence humaine se présente à ces divers niveaux inférieurs comme un complexe de réflexes conditionnels sur quoi vient se plaquer l'automatisme emboutisseur des abstractions. De ce point de vue, l'homme ressemble de plus en plus à un agrégat de faits quantitatifs, analogue à ceux que les sciences positives découvrent dans la matière inerte. Il est évident que le bon sens n'a plus aucune place dans cette systématisation : selon le mot profond d'Aristote, il n'y a pas de bien dans les mathématiques, pas de finalité dans les mécanismes, pas de complémentarité organique dans des rouages qui se juxtaposent. Quelle valeur peuvent encore avoir, en pareille perspective, ces fins de l'homme pleinement homme que sont le Vrai, le Beau, le Bien ? Sera vrai ce qui réussit, beau ce qui est "à la mode", bien ce qui est "excitant", qui provoque, qui détermine une décharge dans un potentiel accumulé.

L'influence des sciences positives sur la crise du bon sens nous paraît indéniable. Nous ne donnerons pas dans le ridicule de les condamner en bloc, ni les techniques qui en découlent. Les sciences ont un sens, mais elles ne confèrent nullement par elles-mêmes le bon sens. Il faut ici tenir ferme cette proposition bien évidente que le progrès scientifique auquel nous assistons depuis plusieurs siècles, et qui atteint aujourd'hui un point critique, n'est pas de soi un progrès humain, parce qu'il ne résout aucun problème humain, ou plus précisément, parce qu'il ne touche en aucune manière à l'homme pris comme être en relation constitutive avec l'être universel. Nous avons dit plus haut qu'*être* est pour l'homme *être avec*, incluant une familiarité, un accord, une harmonie, une participation avec les êtres et les choses. C'est là que se déploie le bon sens. Les sciences positives mettent entre parenthèses ce rapport de communion ou de connaturalité. Pour elles, la réalité est strictement objective, constituée par un pur "devant (*ob*) la pensée" : aussi leur idéal est-il toujours le mesurable, l'inventoriable, le réperto-

riable, qui supposent l'extériorité ontologique du connaissant et du connu. En tant que telles, les sciences positives sont *froides* : elles n'ébranlent en l'homme que l'intellect et non l'homme lui-même. Elles sont également *insensibles*, entendant par là non seulement que le sentiment leur fait défaut, mais aussi ce minimum de participation à l'objet que comporte la sensation qualitative. Dans une atmosphère sociale saturée par l'idéal scientifique, le bon sens ne peut que s'anémier. S'il subsiste, c'est à titre sporadique individuel. Il n'est pas de l'essence des sciences positives de tracer à l'homme une orientation : la finalité, la solution exhaustive, même si elle n'est que pressentie, le bon sens sont en dehors de leur champ. Elles apportent beaucoup à l'intelligence, et il semble bien que, là où l'homme n'intervient pas *en tant qu'homme*, elles dégagent des approximations qui équivalent à des certitudes. Mais elles ne nourrissent pas l'âme. «*Science sans conscience, c'est-à-dire sans le sens des limites, n'est que ruine de l'âme*», dit en vérité l'adage.

Qu'on le veuille ou non, une science qui parvient à investir un groupe quelconque de phénomènes, implique *un pouvoir*. La physique philosophique et qualitative des Anciens était sans pouvoir sur la nature. La physique mathématique et quantitative des Modernes exerce sur la nature une maîtrise qui est théoriquement illimitée et qui, en pratique se révèle grosse de dangers pour l'homme *en tant qu'homme*. Les faits sont patents. Sans céder à une dramatisation romantique quelconque, le moins qu'on puisse dire de la physique nucléaire est qu'elle exige infiniment plus de l'homme qu'elle n'apporte à son intelligence de la matière. Il faudrait un bon sens souverain pour maîtriser cette maîtrise. Or exercer une maîtrise absolue ne prédispose pas au bon sens. Que dire des techniques économiques et psychologiques ? Nous sommes en face d'un cercle vicieux : plus l'homme domine la nature, plus il risque de perdre le bon sens qu'il devrait au contraire amplifier. La démence n'est plus ramenée, selon l'admirable intuition des Grecs, à la mesure par sa violence même, elle s'exonère sans rencontrer d'autre limite que des savoirs et des techniques de sens opposé qui pallient leurs dangers ou leurs inconvénients. On s'évertue à découvrir une bombe atomique "propre". On lutte contre les crises économiques par des artifices compliqués. On oppose

au “lavage des cerveaux” un autre “bourrage de crâne”. On inocule à un art de plus en plus cérébral un primitivisme prémédité. Le verbalisme philosophique se leste d’analyses dont le garçon de café est le centre. Le vide de l’esprit pur ou de la matière pure est rempli par des faits historiques distillés et convertis en abstractions, etc. Parce que le bon sens s’est volatilisé, on recherche l’équilibre dans une synthèse d’antagonismes dont les uns sont tout aussi préfabriqués que les autres. L’idée qu’il existe un équilibre naturel qu’il s’agit de récupérer sous peine de mort – physique ou mentale – est disparue, *parce que l’esprit s’est désincarné*. L’homme concret, en chair et en os, pourvu de bon sens, ne joue plus aucun rôle, ne suscite plus l’attention ni l’estime. Il suffit de voir avec quelle désinvolture il est traité, ou se laisse traiter, par ceux-là qui professent un respect nominal pour sa “personne”, elle-même vaporisée en abstraction, pour en être convaincu.

Que l’homme contemporain tende de plus en plus à être considéré et à se considérer lui-même, à la manière du monde, comme une matière malléable que viennent emboutir divers projets abstraits, selon les temps, les lieux, les circonstances, les hasards, les événements, nous paraît une évidence. Tout se passe comme si, divisé par un schisme intérieur radical, il essayait de se refaire une unité en rationalisant ses niveaux d’être, jusqu’au moment même où sa tentative rencontre en lui l’obscur et irrationnelle présence de la matière, les substructures ténébreuses et larvaires de son existence, qui ne sont plus imprégnées d’âme par l’incarnation. Que ces projets rationnels soient scientifiques, ou empruntés à une science popularisée, ou issus de l’adaptation du rationalisme au contexte social et politique, c’est-à-dire idéologique, il n’importe. Ils vont à la rencontre des pulsions aveugles qui travaillent les bas-fonds de l’être humain, les captent et les transforment en conduites logiques supérieures, à la manière des sciences positives qui se saisissent des aspects quantifiables de la matière et les exhaussent à la dignité de mécanismes rationnels. Et de même que les aspects quantifiables de la matière s’adaptent à des modèles préconçus à la forme abstraite desquels ils communiquent une existence matérielle, ces forces troubles s’introduisent dans les projets de l’esprit et leur confèrent une existence humaine. C’est ainsi que la crainte de mourir ou de souffrir,

la sexualité, l’agressivité, l’envie, les sentiments grégaires, etc., sont saisis par des systèmes préconçus : l’euthanasie, l’union libre, le mariage à l’essai, le divorce, la théorie de la lutte des classes, l’égalitarisme, le collectivisme, etc. auxquels ils prêtent en retour une consistance. On pourrait trouver dans l’histoire contemporaine des milliers d’autres exemples où des abstractions surélevées à la hauteur de l’esprit dont elles sont issues, des instincts animaux qui transmutent ces êtres de raison que le bon sens répudie, en réalités mythiques agissantes : je songe en particulier aux théories politiques et sociales que les hommes d’aujourd’hui élaborent pour justifier le déferlement de leurs instincts ou encore aux ouvrages d’initiation à la vie conjugale dont les relents aphrodisiaques sont patent. Partout l’idéal d’incarnation refoulé fait place aux schémas de rationalisation, l’équilibre naturel à un équilibre artificiel, l’harmonie vécue à l’harmonie calculée.

Un *autre* type d’homme surgit, qui expulse l’homme de bon sens de la scène de l’histoire. Si l’on examine avec quelque attention le cours de ses pensées et de ses actes, on est frappé de son allure *autocentrique*. Alors que le bon sens est *hétérocentrique* et suppose une rectitude dirigée vers une fin qui ne dépend ni de notre intelligence ni de notre liberté, mais qui est en quelque sorte donnée dans le statut même de notre nature, “l’homme nouveau” infléchit tout son comportement vers lui-même. Comment en pourrait-il être autrement ? Pour devenir *autre* que ce qu’on est par nature, il faut, de toute nécessité, se prendre comme point de mire et rapporter tout à soi. Se construire, se replier sur soi sont un seul et même acte. L’homme de bon sens ne se prend pas lui-même comme fin. Il sait que la cohésion intérieure lui est nécessaire et que l’accord des composantes de sa nature est requis pour juger sainement et agir comme il faut, mais il ne modifie en rien la structure de ses facultés, ni leurs limites, ni leur complémentarité au mois embryonnaire : *il ne se fait pas*, il se sait incapable de se faire, *il parfait son être* en fonction de tendances naturelles qui échappent à son emprise. Sa réflexivité s’appuie sur les solides évidences qu’il porte en lui, qu’il s’interdit de modifier et qui le dirigent vers le monde extérieur, non pour s’y perdre, mais pour l’éclairer et pour atteindre les diverses fins auxquelles il est voué.

On peut même se demander si cette attitude doit être qualifiée de réflexive ; il ne s'agit nullement en effet d'un *retour* de la pensée sur elle-même pour se saisir ou s'analyser, mais d'une *adhésion à soi-même* et aux lumières que détient la nature humaine incarnée. A l'inverse, l'homme moderne désincarné, qui se veut autre que ce qu'il est, ne peut tirer que de son esprit les matériaux de son auto-construction et se viser sans cesse dans leur choix et leur ajustement, si bien que, dans la mesure où «son existence précède son essence», tous ses actes présupposent une réflexivité *radicale*, antérieure à la fabrication de son être. L'esprit seul peut s'incurver sur soi, s'isoler de tout le reste, se mirer à la façon de Narcisse, et fournir la forme qu'il a construite librement en lui-même, à l'être considéré comme un pur existant. A cet égard, l'existentialisme de Sartre est le point où confluent tous les courants rationalistes contemporains, qu'ils acceptent ou refusent de se reconnaître en lui. Il est le témoignage que l'*homo rationalis* moderne se rend à lui-même et à l'autonomie absolue de la raison par rapport au corps, aux corps de surcroît, et au monde extérieur. Le schéma de cet existentialisme n'est autre que raison pure ou réflexivité pure précédant l'existence qui, elle-même, précède l'essence. Son moteur est le rationalisme intégral. Il suffit du reste de constater que, pour se vouloir autre que ce qu'on est par nature incarnée, il faut de toute nécessité un plan préalable qui ne peut se tramer que dans la réflexivité propre à l'esprit, au moyen des *êtres de raison* dont l'esprit est le seul siège et qu'il élabore à sa guise. A ce repli égocentrique de l'esprit sur lui-même et sur ses productions s'ajoute la visée supplémentaire du *moi* qu'il s'agit de construire et auquel, si l'on peut ainsi parler, il faut conférer une nouvelle "nature", un être artificiel.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Le monde actuel est plein d'hommes et de femmes qui se veulent autres que ce qu'ils sont, et dont les conduites intellectuelles et morales obéissent au schéma existentialiste. Depuis la vedette de cinéma qui se forge un personnage jusqu'à la petite dactylo ou la demoiselle de magasin qui la copie servilement, jusqu'à l'être humain qui s'identifie à l'image qu'il se fait de soi, à sa fonction, à sa profession, à ses désirs, à ses passions individuelles ou politiques, aux pressions collectives qu'il subit, aux

idéologies qu'il adopte, à une partie de son être érigée en tout à l'exclusion de sa nature totale incarnée, un immense éventail d'exemples s'ouvre devant nous. La machine emboutisseuse du rationalisme vulgaire, créée pour la production en série, tourne à plein rendement.

Aussi ne faut-il pas hésiter à dire que ce monde où chacun se veut autre est un monde d'*aliénés*, en proie à la folie, aussi radicalement opposé que possible au monde du bon sens.

On se demandera comment retourner au bon sens, alors que les zones de santé se rétrécissent de plus en plus. Le problème est capital. Il est urgent. Mais il ne comporte aucune solution où la sagacité du prophète puisse s'exercer. Il ne comporte pas davantage une solution rationnelle puisque la raison désincarnée tend à coïncider avec la déraison. Retourner au bon sens, c'est retourner à la vie *ordinaire* où la santé humaine ne se perçoit pas plus que l'air qu'on respire. Rien n'est plus difficile. Peut-être est-ce même impossible, une fois qu'on s'est engagé dans l'extravagance. Les événements les plus terribles n'ont jamais assagi l'humanité : en fait foi le XXe siècle, fertile en guerres atroces. Il semble même qu'ils précipitent le cours des choses. C'est sans doute ce qu'on appelle "le mouvement de l'Histoire".

Faut-il alors désespérer ? Ce serait le pire non-sens. Le désespoir est toujours une sottise absolue. Il ne reste plus donc qu'une seule issue, celle-là même que l'expérience fait éclater en pleine lumière : le bon sens ultime dont la fin est en Dieu, le Dieu créateur de la nature, qui est aussi le Dieu Sauveur de la nature. Pour accomplir les gestes ordinaires de la vie humaine, pour penser et agir naturellement, il ne faut rien moins que la Grâce qui dévale du Ciel. En définitive, c'est la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui indique à l'homme de notre temps la voie qu'il faut suivre *jusqu'au bout* pour sortir de la crise du bon sens.

POUR L'AMOUR DE DIEU

(tiré de : La Gazette des Amis de la Lecture, mai 2006, avec la note "lu dans Louveteau)

A la pauvre ferme de la Grégoirière, toute économie était bonne à faire. La mère se mit à endormir le petit Yann en chantant cette berceuse que sa

grand-mère chantait déjà :

*«Dors mon tout petit dedans ta bercette,
Dors mon tout petit, dehors il fait froid.
La pluie tombe à verse et le vent te guette.
Ici tout est calme mon petit roi.»*

C'était vrai. Au dehors la pluie rageait sur les carreaux et le vent de mer secouait les arbres minces. Au dedans, le bébé s'était endormi, Loïc mettait sans bruit le couvert et la mère guettait le pas connu de son mari et de ses deux aînés. Mais ce furent d'autres pas qui traversèrent la cour.

– Madame Jeanne, c'est nous !

– Qui ça, nous ?

– Les frères Pellisseau ! Peut-on coucher dans la grange ?

Des brigands, ces deux-là, des coureurs de chemin, sans métier fixe et n'en désirant pas du reste. Mais par une nuit pareille, peut-on refuser l'abri ?

– Allez-y, tirez un peu de paille, mon homme ira vous porter la soupe, je l'entends qui arrive.

Alors la porte s'ouvrit toute grande et Loïc courut décharger son père du filet, tandis que sa mère embrassait les joues froides de Ronan et de Gaël, les deux grands garçons.

Elle n'interrogea pas, devinant que la pêche avait dû être mauvaise et tendit à ses hommes des vêtements secs. Tous trois s'assirent alors à la table. Madame Jeanne versa le bouillon sur le pain coupé à l'avance dans la soupière de terre et remplit jusqu'au bord les assiettes. Puis le père prit une grosse tranche de pain, coupa en quatre un oignon cru et le trempa dans du sel. Alors il parla :

– Oui, mauvaise pêche, la mer était trop dure, il y a juste de quoi faire la soupe demain, rien de trop à vendre. Déjà, la coche n'a que trois petits, la récolte de sarrasin est maigre, c'est à se demander comment nous paierons notre fermage. Ah, les temps sont durs, et pourtant tout le monde travaille ici.

C'est alors qu'on frappa à la porte et une voix traînante demanda :

– Où couche-t-on ici ?

Le pêcheur se sentit la colère monter.

– Où couche-t-on, où couche-t-on, la Grégoirière n'est pas une auberge que je sache. J'en ai assez à la fin de loger puis de nourrir ces va-nu-pieds, quand il y a à peine pour nous. On

couche dans les fossés, ça ne manque pas par ici, et quand on ne gagne pas d'argent, on ne mange pas.

Madame Jeanne dit doucement :

– Il peut aller dans la grange, il y en a déjà deux.

Le mendiant ne se le fit pas dire deux fois. Le repas se termina en silence. Personne n'osait plus parler. Lorsque tous eurent fini, Madame Jeanne remit du bouillon et des choux dans la soupière et se dirigea vers la grange. C'est alors qu'elle aperçut, immobile près de la barrière, une grande forme sombre. Loïc qui l'accompagnait éleva sa lanterne. C'était un homme aux longs cheveux, à barbe claire, vêtu d'une cape décolorée. Il ne semblait pas être du pays. Comme il ne parlait pas, Madame Jeanne demanda la première :

– Il est tard, vous voudriez sans doute vous reposer ici ?

L'homme inclina la tête affirmativement.

– Pour l'amour de Dieu, donnez-moi un coin pour coucher.

– Pour l'amour de Dieu, on ne refuse rien à la Grégoirière. Suivez-moi, pauvre homme, vous prendrez bien aussi un peu de soupe.

Loïc ouvrit la grange et accrocha la lanterne au clou. Trois ombres sortirent du noir. Mais c'est au quatrième pauvre que Loïc tendit l'écuelle en premier, cependant que sa mère lui préparait dans un coin la paille la plus fraîche. Une heure plus tard, malgré le vent qui cognait et la pluie qui battait, la ferme basse dormait, tapie au sol. «Nous avons quatre pauvres, autant que nous avons de fils, c'est bien» avait pensé Madame Jeanne. Ce fut le grand Ronan qui découvrit le vol en premier. Il s'était levé tôt pour inspecter le temps et voir si la pêche serait possible. Or, la porte de la seconde chambre était ouverte, crochetée plutôt, et la boîte de fer où on enfermait l'argent pièce par pièce avait disparu. Ronan grogna : «Maman l'aura voulu. Elle accueillerait chez nous les pires brigands. Rien que pour cette nuit, trois ont couché dans la grange.» «Quatre même» pensa Loïc qui, dans son cœur, ne voulait pas accuser le quatrième. Depuis la veille, il cherchait à qui ce dernier ressemblait et il venait de trouver : on aurait dit le saint-Pierre sculpté au porche de la paroisse. Le père se mit dans une colère terrible. Il était question de ruine. On n'avait plus qu'à faire ses paquets et à quitter

la ferme. Ah, malheur ! Après avoir beaucoup crié, on pensa malgré tout à aller dans la grange. Seul y était encore le dernier arrivé, dormant paisiblement. Ronan lui donna un grand coup pour le réveiller et le pauvre se dressa tout flageolant.

– Allons, parle, misérable : où sont les autres, où est l'argent, avoue !

– Ils sont partis voilà longtemps, au petit jour. Pour l'argent, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– L'un de vous est parti avec les économies de l'année !

Mais devant le regard droit et l'allure fière du mendiant, personne n'osa l'accuser. Alors, le pauvre à son tour interrogea le fermier :

– Que t'a-t-on pris, un de tes fils ?

– Non, certes !

– Alors quoi, a-t-on volé ton bonheur ?

– Non.

– Ta force, ton travail, ta conscience ?

– Non, mais on a pris mon argent !

– Si je te fais retrouver ton argent, que me donneras-tu ?

– Tu avoues, tu sais donc où il est... Eh bien, que veux-tu ?

– Simplement la clef de ta grange.

– Pour y revenir ?

– Moi ou d'autres, n'importe. Ce qu'il faut avant tout, c'est que tu ne fermes pas ton cœur. Maintenant, au travail. Suivez-moi les grands, on va pêcher.

Et le vieux avait une telle force dans le regard et dans la voix que personne n'osa le traiter de fou. Pourtant le vent n'était pas tombé et la mer devait encore être très forte. Tandis que le fermier et ses fils marchaient devant, le vieux alla remercier Madame Jeanne :

– Pour l'amour de Dieu, je vous rendrai votre hospitalité.

– Je ne demande rien, pauvre homme.

– C'est bien parce que vous ne demandez rien.

Et le pauvre rejoignit les autres sur la plage.

– Jetez les filets derrière les roches rouges.

– Mais...

– Jetez-les là...

Que se passa-t-il ? Nul ne saurait l'expliquer.

Le fait est que ce matin-là, le Maître de la

Grégoirière fit sa plus belle pêche de l'année. Les

mulets et d'autres poissons grouillaient dans le

filet et les garçons couraient pour rejeter sur le

bord ceux qui essayaient de s'échapper. On dut

aller chercher le tombereau pour apporter le tout,

et le tombereau était plein. Alors, on pensa à

remercier le pauvre. Mais le pauvre avait disparu.

Et la grange de la Grégoirière resta toujours

ouverte. Pour l'amour de Dieu. Cathise

(je trouve aussi un peu trop facile pour être

catholique...)

(tiré de : *La Gazette des Amis de la Lecture*, mai

2006, avec la note "lu dans *Una Voce*)

Monsieur. l'abbé Jean-Paul. ANDRÉ

LA MÈRE. La maternité et sa grandeur., rôle social, publique...
(Fr. 12.- / 8.-)

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST
(Fr. 12.- / 8.-)

QUEL RAPPORT ENTRE MONDIALISME ET CECUMÉNISME ?
(Fr. 12.- / 8.-)

LE CHEMIN DE LA CROIX
(Fr. 12.- / 8.-)

LE VATICAN ET LE SCHISME ORIENTAL AUJOURD'HUI

“SPIRITUALITÉ CARMÉLITAINE”
(Fr. 50.- / 36.-)

Retraite du Tiers-Ordre du Carmel 1995 (15 conférences rassemblées en 7 cassettes),

“LA CONFIANCE EN DIEU” Retraite du Tiers-Ordre du Carmel 1996
(Fr. 50.- / 36.-)

Retraite avec Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus : (14 conférences rassemblées en 7 cassettes).

“LA SAINTETÉ THÉRÉSIENNE PAR L'ENFANCE SPIRITUELLE”
(Fr. 65.- / 44.-)

Retraite du Tiers-Ordre du Carmel 1997, 14 conférences, 9 cassettes

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS, 2 cassettes.
(Fr. 18.- / 12.-)

Monsieur Guy AUGE

DONOSO CORTES, Sa vie, son œuvre et son esprit, 12.4.1984
(Fr. 12.- / 8.-)

M. Michel BONIFACE

LES BIENFAITS DU CHRISTIANISME ou : LES DROITS
(Fr. 12.- / 8.-)

et la DIGNITÉ de L'HOMME AVANT la VENUE de JÉSUS-CHRIST

M. l'abbé Jean BAYOT, Institut Uni. St Pie X, Paris,

PARADOXES SUR LA TRADITION DE L'HISTOIRE
(Fr. 12.- / 8.-)

SATAN OU LA SUBVERSION ANGÉLIQUE
(Fr. 12.- / 8.-)

ANTIGONE OU LA SUBVERSION POLITIQUE
(Fr. 12.- / 8.-)

SOCRATE OU LA SUBVERSION PHILOSOPHIQUE
(Fr. 12.- / 8.-)

ALEXANDRE OU LA SUBVERSION INTERNATIONALE
(Fr. 12.- / 8.-)

PAUL DE TARSE OU LA SUBVERSION RELIGIEUSE
(Fr. 12.- / 8.-)

TERTULLIEN
(Fr. 12.- / 8.-)

SAINT CLÉMENT DE ROME
(Fr. 12.- / 8.-)

SAINT IGNACE D'ANTIOCHE
(Fr. 12.- / 8.-)

HERMAS, LE PASTEUR
(Fr. 12.- / 8.-)

HERMAS-reprise- / LA DIDACHE
(Fr. 12.- / 8.-)

LES APOLOGISTES ET LES APOCRYPHES
(Fr. 12.- / 8.-)

LES APOLOGISTES
(Fr. 12.- / 8.-)

ST IRÉNÉE / LA GNOSE
(Fr. 12.- / 8.-)

ÉCRITURE SAINTE “NOTES – NOTICES – NOTULES” 4 K7
(Fr. 40.- / 28.-)

Propos sur l'Ancien et le Nouveau Testament. 4 conf. données à l'I.U. St Pie Xv

RÉFLEXION SUR LES ÉVANGILES DE LA PASSION
(Fr. 12.- / 8.-)

Monsieur M. BALLANDRAS

QUELLE SOLUTION CHRÉTIENNE À LA CRISE ... DU TRAVAIL ?
(Fr. 12.- / 8.-)

Rév. P. L.-M. BARRIELLE

RÈGLES DU DISCERNEMENT DES ESPRITS, 2K
(Fr. 18.- / 12.-)

M. René BERTHOD

L'ÉGLISE ET L'ÉDUCATION, d'après le livre de Jean de Viguerie
(Fr. 12.- / 8.-)

Mme F. BEAUQUODRAY

LITTÉRATURE... ET SECTES : enfants et adolescents. Les filières et les méthodes des sectes dans la littérature destinée aux enfants et aux adolescents.
(Fr. 12.- / 8.-)

M. l'abbé BEAUBLAT

1) LE SACREMENT DE PÉNITENCE – Chaque K7 p. être commandée séparément

		BA	13
		BA	14
		BA	15
		BA	19
		BAL	1
		BAR	1
		BE	1
		BEA	1
		BEAU de	
		1 à 12	
		BAUD de	
		1 à 11	
A	4		
A	5		
A	6		
A	7		
A	9		
A	10		
A	11	BED	1
		BED	2
A	12		
A	13	BEL	1
		BER	1
		BER	2
AUUG	1		
B	1	BL	1
		BL	2
BA	1	BLA	1
BA	2		
BA	3	BLET	1
BA	4		
BA	5	CARL	1
BA	6		
BA	7	BON	1
BA	8		
BA	9	BOU	1
BA	10		
BA	11	BOUB	1
BA	12		

(Fr. 12.- / 8.-)

2) LA CONNAISSANCE DE DIEU – 3) LES VERTUS THÉOLOGALES –

4) FEMME CHRÉTIENNE OU FEMME MONDAINE –

5) N.-D. CAUSE DE

NOTRE JOIE – 6) NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST – 6) L'HUMILITÉ

ET L'OBÉISSANCE – 7) LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST –

8) LA LITURGIE, SOURCE DE VIE INTÉRIEURE – 9) LE PÉCHÉ

10) LA CONFESSION – 11) LA MESSE ET LA COMMUNION -

12) CONSEILS PRATIQUES ET RÉOLUTIONS - Conclusion

(Chaque conf. est vendue séparément). Retraite de vie chrétienne, 2000 -2001-2002

M. l'abbé BAUDOT (Retraite de vie chrétienne, 99-03)

1) DIEU ET LES PERFECTIONS DIVINES 2) FEMME CHRÉTIENNE 1 K7 =

(Fr. 12.- / 8.-)

ou FEMME MONDAINE 3) L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

4) LES ÉCOLES CHRÉTIENNES 5) LE PÉCHÉ – LE COMBAT SPIRITUEL

6) LA MESSE ET LA COMMUNION – CONSEILS PRATIQUES ET RÉOLUTIONS

7) LA SAINTE VIERGE, MODÈLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE 8) L'ÉCRITURE SAINTE – CONCLUSION DE RETRAITE – 9) LA CONFESSION – 10) LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST –

11) LA FRATERNITÉ SAINT PIE X, ŒUVRE D'ÉGLISE

M. Gérard BEDEL

LE LATIN CHRÉTIEN DANS L'ENSEIGNEMENT EN FRANCE

(Fr. 12.- / 8.-)

LE GÉNÉRAL DE SONIS : LA FOI DU CENTURION

(Fr. 12.- / 8.-)

M. l'abbé J. BELISLE

L'ÉDUCATION DES PASSIONS SELON L'ESPRIT CHRÉTIEN

(Fr. 12.- / 8.-)

Monsieur l'Amiral M. BERGER

LA PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION ET LES DROITS DE L'HOMME

(Fr. 12.- / 8.-)

FORCE OU VIOLENCE ?

(Fr. 12.- / 8.-)

M le Dr Pierre BLANCHUT

LA PROCRÉATION ARTIFICIELLE (in vitro) Comment légiférer ?

(Fr. 12.- / 8.-)

Sur quelle base morale ? Faut-il réinventer la métaphysique ?

ÊTRE ET NE PAS NAÎTRE : L'embryon est-il un être

humain ?

(Fr. 12.- / 8.-)

M. François BLANCHET

NOTRE-DAME DE GUADALUPE ou la conversion des Aztèques à J.-Christ

(Fr. 12.- / 8.-)

Rév. P. BLET

PIE XII ET LA SECONDE GUERRE MONDIALE

(Fr. 12.- / 8.-)

Monsieur Carloni

PIE XII ET SES DETRACTEURS

(Fr. 12.- / 8.-)

M. l'abbé Didier BONNETERRE

L'ANNÉE DU CENTENAIRE : STE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

(Fr. 12.- / 8.-)

M. Henri BOURGEOIS

LE MESSAGE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE (5 K7)

(Fr. 45.- / 32.-)

M. l'abbé BOUBÉE

ENFANTS AUJOURD'HUI, ROBOTS DEMAIN

(Fr. 12.- / 8.-)

La destruction de l'intelligence dans l'enseignement moderne et ses conséquences.

L'ENSEIGNEMENT AUJOURD'HUI – «L'échec scolaire se généralise...»

(Fr. 12.- / 8.-)

M. l'abbé BOURRAT (Retraite de vie chrétienne, 03-04)

1) NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST – LA GRÂCE 1 K7 =

(Fr. 12.- / 8.-)

2) LA MESSE ET LA COMMUNION – LA LITURGIE, SOURCE DE VIE INTÉRIEURE –

3) LES ÉCOLES CATHOLIQUES – 4) DIEU ET LES PERFECTIONS DIVINES –

5) LE COMBAT SPIRITUEL – 6) LA PRIÈRE ET L'ORAISON – 7) LA LITURGIE,

SOURCE DE VIE CHRÉTIENNE – 8) PASSION ET CROIX DANS

LA VIE CHRÉTIENNE (Chaque conf. vendue séparément).

Frère Bruno BONNET-EYMARD

LE SAINT SUIAIRE DE TURIN Preuve de la mort et de la Résurrection du Christ

(Fr. 18.- / 12.-)

LE St SUIAIRE EST AUTHENTIQUE (4 K7)

(Fr. 32.- / 22.-)

Mlle Annie BRASSIÉ

LA TRADITION DANS L'ŒUVRE DE LA VARENDE

(Fr. 12.- / 8.-)

M. Jean-Pierre BRANCOURT

MAI 68 : PARIS-SORBONNE

(Fr. 12.- / 8.-)

LA MÉCANIQUE DES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES

(Fr. 12.- / 8.-)

M. Guy BONNET

MONDIALISME ET MONDIALITÉ

(Fr. 12.- / 8.-)

M. William BUSH

LE MARTYRE DES SEIZE CARMÉLITES DE COMPIÈGNE

(Fr. 12.- / 8.-)

SOUS LA TERREUR : Couronnement très chrétien du siècle des philosophes

M. BONNET DE VILLER

LES APPARITIONS DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

(Fr. 12.- / 8.-)

LE CLUBISME ET LES CLUBS

(Fr. 12.- / 8.-)

Abbé R. de CACQUERAY

LA SOCIÉTÉ ÉDUCATRICE FACE A LA RÉVOLUTION

(Fr. 12.- / 8.-)

LA COMMUNAUTÉ DE SAINT JOVITE (encore une secte?)

(Fr. 12.- / 8.-)

M. l'abbé Guy CASTELAIN

1) LES ŒUVRES DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT 1 K7=

(Fr. 12.- / 8.-)

2) L'ESPRIT DU MONDE ET LES PIÈGES DU MONDE CHEZ SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT – 3) PRÉPARATION À NOËL AVEC SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT – 4) HARRY POTTER – LES ROIS MAGES d'après Mgr Baume – 5) LES PROPHÉTIES DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT – 6) LES 14 MANIÈRES D'AIMER LA CROIX SELON SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT – 7) LES SOUFFRANCES DU CHRIST ET SON TRIOMPHE PAR LA CROIX d'après SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT – 8) SAINT-LOUIS MARIE GRIGNON DE MONTFORT ET LA FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT PIE X – 9) SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT ET LES EXERCICES DE SAINT IGNACE DE LOYOLA – 10) NOTRE-DAME ET L.-M. GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

11) LA GRÂCE (Chaque conf. est vendue séparément). Retraite de vie chrétienne

12) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

13) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

14) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

15) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

16) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

17) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

18) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

19) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

20) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

21) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

KATHARINA TANGARI, LA PRISON Sa “VIA DOLOROSA”

(Fr. 12.- / 8.-)

LE VOYAGEUR VICTIME DES BRIGANDS – JÉSUS ATTAQUE LE DEMON

(Fr. 12.- / 8.-)

CONTEMPLONS SAINT JOSEPH

LE CHRIST-ROI

(Fr. 12.- / 8.-)

ST PIE X ET SON ŒUVRE

(Fr. 18.- / 12.-)

LE PAPE JEAN-PAUL II ET LA PRÉPARATION DE L'AN 2000

(Fr. 12.- / 8.-)

LES TRIBULATIONS DE LA SAINTE FAMILLE,

(Fr. 12.- / 8.-)

Tous nos chants religieux

15 CHANTS CATHOLIQUES TRADITIONNELS N° 1

(Fr. 12.- / 8.-)

12 CHANTS CATHOLIQUES TRADITIONNELS N° 2

(Fr. 12.- / 8.-)

19 CHANTS CATHOLIQUES TRADITIONNELS N° 3

(Fr. 12.- / 8.-)

15 CHANTS CATHOLIQUES TRADITIONNELS N° 4

(Fr. 12.- / 8.-)

LAUDATE MARIAM

(Fr. 12.- / 8.-)

O SALUTARIS HOSTIA

(Fr. 12.- / 8.-)

CHRISTUS VINCIT

(Fr. 12.- / 8.-)

CHANTE CROISÉ– Par les enfants de la Croisade Eucharistique (17 chants)

(Fr. 12.- / 8.-)

PAR L'AVE MARIA – Par les enfants de la Croisade Eucharistique (30 chants)

(Fr. 12.- / 8.-)

“LAUDATE DOMINUM” Chants religieux: liturgiques et polyphoniques

(Fr. 12.- / 8.-)

M. l'abbé O. du CHATELET

1) CONTEMPLATION DES PERFECTIONS DE DIEU

(Fr. 12.- / 8.-)

2) PRIÈRE ET ORAISON – 3) LA MESSE ET LA COMMUNION – 4) LE PRIMAT PONTIFICAL – 5) JÉSUS NOTRE MODÈLE DANS LA PRATIQUE DES VERTUS – 6) LE COMBAT SPIRITUEL –

7) LES VERTUS THÉOLOGALES : foi, espérance, charité – 8) RÉOLUTIONS ET DIRECTION SPIRITUELLE – 9) LE SACRÉ-CŒUR – 10) LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE –

11) LA GRÂCE (Chaque conf. est vendue séparément). Retraite de vie chrétienne

12) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

13) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

14) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

15) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

16) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

17) LA VIE DE SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT (Chaque conf. est vendue séparément). Besançon, 1.10.2000 – 10.6.2001

M. l'abbé M. CLIFTON

LA FAMILLE : ÉCOLE DE VIE ET DE VERTU

(Fr. 12.- / 8.-)

Congrès Marial, Lourdes, du 15 au 17 août 1996
MESSE PONTIFICALE par S.E. Mgr B. TISSIER de
 MALLERAI

(Fr. 12.- / 8.-)

NOTRE-DAME ET LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION, Mgr de Mallerai

(Fr. 12.- / 8.-)

CE QUE NOTRE-SEIGNEUR DOIT A NOTRE-DAME,
 M. l'abbé A. SÉLÉGNY

(Fr. 12.- / 8.-)

NOTRE-DAME ET LE MONT-CARMEL, M. l'abbé
 LAMERAND

(Fr. 12.- / 8.-)

NOTRE-DAME ET L'ŒCUMÉNISME, M. l'abbé E. DU
 CHALARD

(Fr. 12.- / 8.-)

NOTRE-DAME ET L.-M. GRIGNON DE MONFORT,
 M. l'abbé CASTELAIN

(Fr. 12.- / 8.-)

LE ROSAIRE : SON HISTOIRE ET SA PRATIQUE,
 R.P. Marie DOMINIQUE O.P.

(Fr. 12.- / 8.-)

NOTRE-DAME ET SAINT ALPHONSE DE LIGUORI,
 RR.PP. SIM et ANTHONY

(Fr. 12.- / 8.-)

MESSE DE CLÔTURE ET HOMÉLIE, S.E. Mgr B. TIS-
 SIER de M.

(Fr. 12.- / 8.-)

Complies

LES COMPLIES de la semaine après l'Épiphanie, au
 Séminaire St Pie X à Écône

(Fr. 12.- / 8.-)

M. Etienne COUVERT

1) LA GNOSE, TUMEUR AU SEIN DE L'ÉGLISE – 2)
 LES MANUSCRITS

(Fr. 12.- / 8.-)

DE LA MER MORTE – 3) LES ORIGINES DU BOUD-
 DHISME – 4) COMMENT PRÉPARE-T-ON UNE
 RÉVOLUTION ? (Dans les Loges) – 5) LA GNOSE
 DANS LA LITTÉRATURE MODERNE – 6) LA KAB-
 BALE JUIVE – 7) LES ORIGINES DE L'ISLAM – 8)
 LA RENAISSANCE DU THOMISME – 9) DESCARTES
 – 10) LE JANSÉNISME (Chaque conférence est vendue
 séparément)

Article paru dans le "Courrier de Rome", 1988-1989, N° 95,
 N° 96, N° 101

NI SCHISMATIQUES, NI EXCOMMUNIÉS

(Fr. 12.- / 8.-)

**UNE EXCOMMUNICATION SANS FONDEMENT
 CANONIQUE**

(Fr. 12.- / 8.-)

**– LA TRADITION, LE CONCILE ET LES "TRADI-
 TIONALISTES"**

M. l'abbé D. COUTURE

**LA NÉCESSITÉ DU LANGAGE SCOLASTIQUE
 POUR GARDER LA FOI**

(Fr. 12.- / 8.-)

LA NOTION DE L'ANALOGIE et le SACRIFICE DE

LA MESSE

(Fr. 12.- / 8.-)

M. DEMOTZ

LES ORDRES MENDIANTS

(Fr. 12.- / 8.-)

CHARLEMAGNE ET L'EMPIRE D'OCCIDENT

(Fr. 12.- / 8.-)

L'ARCHEVÊQUE ET LE CHAPITRE DE ST-JEAN DE

LYON AU MOYEN-ÂGE

(Fr. 12.- / 8.-)

M. B. de DOMPSURE

LES RELIQUES DE LA PASSION DU CHRIST

(Fr. 12.- / 8.-)

M. DUMONT

L'INQUISITION ESPAGNOLE 2 K7

(Fr. 18.- / 12.-)

M. J.-C. DUPUIS

LES ÉVÊQUES CANADIENS AU XIXe SIÈCLE(Une

page d'histoire intéressante)

(Fr. 18.- / 12.-)

ENFANTS

TOUTES NOS K 7 POUR LES ENFANT

de E 1

à E 33

(Fr. 12.- / 8.-)

BOUB 2	CHA 4
	CHA 10
	CHA 11
BOUR de	CHA 12
1 à 8βπ	CHA 13
	CHA 14
	CHA 15
	CHAT de
	1 à 10
BR 1	
BR 3	
BRA 1	
BRC 2	
BRC 3	CLI 1
BT 1	CMA 1
	CMA 2
BUSH 1	CMA 5
	CMA 6
	CMA 7
BV 1	CMA 8
BV 2	CMA 9
	CMA 10
CAC 1	CMA 11
CAS 1	
CAST de	COM 1
1 à 10	COU de
	1 à 10
	CR 1
	CR 2
CER 2	CT 1
CER 3	CT 2
CH 2	DEM 1
CH 3	DEM 2
CH 6	DEM 3
CH 7	DOM 1
CH 12	
CH 14	DUM 1
CH 16	
CHA 1	DUP 1
CHA 2	
CHA 3	E 1 à 33

